

Lettre aux Communautés

IMAGES, ICÔNES, IDOLES

Pour un art iconique

L'écriture et l'image

Le regard juste

Sommaire

Éditorial	
Jacques PURPAN	1
Parole de femme...	
Sandrine DUBONNET	5
Parole d'homme...	
Jean-François DUBONNET	9
La bande-dessinée : l'expression par l'image	
Tony RUIVO	11
Pour un art iconique	
Guillaume MICHEL	16
Vomissement, Boulimie ou Digestion ?	
Philippe MONOT	27
L'Écriture et l'Image	
Jean-Marie PLOUX	38
Le regard juste	
Régine du CHARLAT	53
SOURCES	
"Le visage de l'Invisible"	63
UN LIVRE - UN AUTEUR	
"Dieu en ses anges" (D. Ponnaud, E. Lessing)	67
"La vie et les vivants" (D. Vasse)	71
LIVRES REÇUS à la rédaction	73
L'Ecole pour la Mission	74

Communauté Mission de France

La "Lettre aux Communautés", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme.

Clins d'œil...

Les mois d'été offrent des changements d'horizons et de perspectives. C'est un caractère de leur charme. Notre regard se repose et peut s'enrichir ; la multiplication de prises de photos et de mise en mémoire de nouvelles images en sont la preuve. Voir provoque la pensée.

Justement, cette Lettre aux Communautés invite à renouveler notre approche sensible des images et des icônes.

Les images peuvent contenir, il faut en convenir, une part de séduction, voire d'excessive fascination comme le font des idoles. Tel ou tel article de ce numéro le montre. Elles n'en sont pas moins un fantastique véhicule de connaissance du présent et de l'ailleurs, du visible ou de l'invisible. Le sujet central ou décalé, le trait, la couleur, le grain, le caractère fixe ou éphémère, la puissance de suggestion concourent, dans l'image, à stimuler notre besoin de connaissances ou de plaisirs.

Qui d'entre nous, à l'exception du mal voyant dont nous déplorons à juste titre qu'il souffre d'un handicap, n'est pas bousculé face à la place et à l'importance du visuel au quotidien ?

Il réussit même à s'imposer "chez soi", par les différents médias qui nous sont disponibles.

Analyser notre rapport à l'image, quelle qu'en soit l'origine, demandait un éventail de contributions largement ouvert : ce sont des regards multiples qu'il fallait rencontrer. Nous savons gré aux auteurs d'avoir apporté leurs approches différenciées.

Ainsi le témoignage de parents, comme **Jean-François et Sandrine Dubonnet**, confrontés à de nouveaux mondes riches d'images, permet de partager leurs responsabilités propres dans leur souci d'être des éducateurs à l'image, éducateurs au quotidien de trois fils, explorant leur construction personnelle dans l'enfance ou dans l'adolescence. Comment alors faire l'apprentissage dialogué du recul, face à l'image toute-prête ?

Les images d'Epinal ont fait rêver nos anciens. Est-ce que le nouvel instrument de la BD, prince moderne d'Angoulême et de l'édition, est devenu un des miroirs des désirs de nos contemporains ? Comme le rayon BD en magasin linéaire est étrangement surtout fréquenté par le sexe masculin, il revenait à un praticien spécialiste d'héros de fanzines, **Tony Ruivo**, d'analyser puis de dessiner ce qu'il en perçoit et ce qu'il en pense.

Sans transition, nous sommes invités à participer, grâce à la Communauté Mission de France, à la rencontre d'un jeune prêtre de trente ans, **Guillaume Michel**, face à un autre prêtre plus qu'octogénaire, le passionné **André Gence**, artiste-peintre. Entre hommes de la modernité, le dialogue inter-génération peut librement s'ouvrir sans tenir compte des modes et du temps, à partir de l'icône, de l'art et de la création artistique dans sa relation avec la foi et le sacré, pouvant atteindre une dimension sacramentelle de l'être. Une reproduction de dessins d'**André Gence** traduit en image ce qui est au cœur de son œuvre.

Autre approche : pour l'homme raisonnable, quelles sont les conséquences de l'industrie imagière ? C'est au scientifique, **Philippe Monot**, qu'il reviendra d'analyser

la répercussion de l'arrivée des nouvelles technologies de l'image dans le rapport à la réalité, à la compréhension et au sensible. Elles créent une information et une communication qui sont reçues différemment. Peut-on réguler le prix à payer lorsqu'il peut y avoir un excès boulimique d'images ou une fascination créée par l'image virtuelle ? La prise de recul n'apparaît-elle pas alors comme le gage de la maîtrise de l'image médiane ?

Inspirée par la lecture du livre de Régis Debray, *"Dieu, un itinéraire"*, la longue réflexion de **Jean-Marie Ploux** permet de mieux saisir l'articulation entre l'écriture de la Parole de Dieu et l'Image, puisque dans la foi chrétienne, l'approche du Transcendant se cherche par le témoignage d'un corps, un Dieu révélé. Quelles sont les médiations entre l'homme et Dieu, et comment s'articulent leurs espaces respectifs ?

La transmission de cette foi est l'enjeu au cœur de la Catéchèse. C'est un immense chantier en cours dans l'Eglise de France. Il vaut la peine de se laisser guider par **Régine du Charlat** pour saisir les harmoniques de la relation entre l'image à l'intérieur de nous-mêmes et celle de l'extérieur, deux systèmes de représentation où peut se chercher la Vérité en tentant de l'atteindre. Imaginer l'Evangile à nouveaux frais demande à ne pas glisser trop vite sur l'image reçue au risque de rater la vérité de la symbolique de l'image, qui la fait icône.

Nous sommes les heureux destinataires de trois calligraphies de **François Cheng**, de l'Académie française. Elles témoignent admirablement de l'art traditionnel de l'écriture chinoise. L'œuvre de ce grand écrivain, également penseur de l'esthétique, nous invite ainsi symboliquement à l'expérience d'une possible rencontre entre l'Occident et la Chine, dont il est convaincu, comme il le montre à merveille dans son récent petit livre que je vous invite à lire cet été : *"Le Dialogue"* (DDB).

Pour prolonger la réflexion, deux autres contributions sont proposées :

- un texte-source de Damascène, arabe chrétien de... Damas, de la fin du 7^e siècle, qui prouve que très tôt, les représentations de Dieu ont provoqué des polémiques. Faut-il utiliser la matière pour montrer le Créateur ?
- un livre à lire : c'est un regard résolument positif de cette dernière question qu'expose Denis Ponnau, dans un magnifique ouvrage contenant la reproduction d'œuvres artistiques d'Erich Lessing. **Pierre Chamard-Bois** nous invite à sa lecture. Signalons à cette occasion que, dans la revue "*Prier*", l'auteur renouvelle mensuellement une approche de l'iconographie sacrée pour aider à méditer.

Enfin, pour ceux qui ont pu apprécier notre dernier N° 219 sur la Vie, le Vivant, la Nature, **Philippe Deterre**, animateur du Réseau scientifique de la Communauté Mission de France, fait écho au livre de Denis Vasse "*La Vie et les Vivants*".

Que la lecture de ce numéro, arrivant au seuil de l'été, rejoigne votre imaginaire... et vos vacances !

Pour le comité de rédaction
Jacques Purpan

Prochains thèmes :

▪ N° 221

Lieux de rencontre et de dialogue

▪ N° 222

Les gens de la mer

Parole de femme...

Sandrine fait partie d'une Equipe de partenaires de la Communauté Mission de France à Chambéry. Elle partage avec nous son regard sur la place de l'image dans sa vie familiale.

par Sandrine DUBONNET

Sandrine, 40 ans bientôt, mariée, un signe caractéristique : 3 garçons. (C'est pas rare mais remarquable, dans le sens de marquant !). Autre signe caractéristique, j'ai été élevée sans télé (ça, c'est de plus en plus rare !). Présentation succincte, mais qui est importante, il me semble, puisque je pense que mon rapport à l'image télévisée est intimement lié à cette absence dans mon enfance...

J'ai grandi dans les arbres, dans la rencontre directe, dans l'imaginaire des livres... mais pas avec cet objet étrange qui livre la vie des autres, leur parole, leur pensée dans mon intimité à moi (l'intérieur de ma maison). J'ai donc, je crois, à l'égard de la télé une distance bienveillante ou méfiante selon mes turbulences intérieures ! Si



j'insiste sur cette absence de télé (choisie par mes parents) dans mon enfance, c'est parce que je pense qu'elle a été fondamentale dans mon rapport à la télé aujourd'hui, dans mon rapport au monde. Autre trait caractéristique : j'ai en moi une sensibilité "poétique", un besoin de méditation éveillée qui me fait fuir parfois ce bruitage (sons et images) qui pourrait s'imposer à moi (je supporte assez mal la mode du portable qui me fait devenir malgré moi témoin de l'intimité de l'autre).

Très concrètement, cette distance à la fois bienveillante et méfiante s'est toujours traduite par une distance géographique avec l'objet : soit nous n'avions pas la télé (là c'est plus simple mais insatisfaisant), soit nous l'avons reléguée ailleurs que dans la pièce commune. Tout cela pour dire que (puisque le sujet est la séduction de l'image) j'ai eu très à cœur de laisser mon sens critique en éveil concernant ce "prêt à regarder" qui nous est (presque) offert à domicile...

Qu'en est-il des enfants dans cette galère ?

Trois garçons donc et je m'aperçois au fil du temps que ce n'est pas neutre dans ce rapport à la télé :

- Le rapport à l'objet : ils le rêveraient plus grand, plus performant ; notre télé actuelle (don de papa Guy et de Lulu, merci à eux !), est dépassée aux yeux des grands...
- Le rapport au contenu : l'image les fascine, elle semble leur permettre de déconnecter d'un quotidien peut-être pesant parfois. Garçons, ils ont une attirance certaine pour les films d'actions, et le "travail" des parents pour regarder de près ce qu'ils veulent voir est parfois usant... mais l'idée, quand on le peut, de regarder avec eux et d'échanger est intéressante (parfois on se sacrifie !!!).

Dans ce "regard ensemble", nous découvrons, je découvre que ce qui me fait peur peut les faire rire, que ce qui peut les émouvoir ne me touche pas... C'est là que cet objet m'intéresse, dans la rencontre qu'il provoque (ou peut provoquer), même si ça ne passe pas forcément par de grands discours. Je trouve parfois (ah ! les mères !) qu'il y a plus à regarder sur leurs visages qu'à l'écran ! La télé et la parité ? ... pas possible les soirs de foot, je me sens bien seule au milieu de quatre gars !

Là où j'ai beaucoup plus de questions en tant que parent, c'est face aux images brutales,

violentes, quotidiennes qui abreuvent les journaux télévisés. Nous regardons rarement le JT, par choix et aussi pour des questions d'horaires. Notre aîné, Baptiste, le regarde parfois, passionné qu'il est d'histoire d'hier et d'aujourd'hui. Comment éveiller son sens critique, lui permettre de "décoder" quand nous même avons du mal à trier, à ordonner ce qui déferle, à nous faire une opinion ? Apprendre à ne pas croire tout ce que l'on voit... tout ce qu'on nous donne à voir, leur apprendre que l'image peut être manipulée et "manipulante".

Leur transmettre envers et contre tout que l'essentiel est invisible pour les yeux... un projet fou !

Et puis, je ne suis pas d'accord avec le voyeurisme de l'image parfois, cette intimité douloureuse ou de souffrance exposée aux regards... et pourtant comme le dit Baptiste, il ne faut pas se voiler la face...

Voiler et/ou dévoiler, c'est complexe : quoi, comment, où, à qui... je n'ai pas de réponse, à part de savoir couper l'image parfois, à part de multiplier les sources d'information, de croiser des avis, d'échanger (et d'agir à notre niveau pour moins subir). Car le risque le plus grand est

peut-être d'être inondé par ces infos dévastatrices et d'en perdre le goût du combat, de l'action, l'espérance que nous pouvons construire... Notre rôle de parents peut être aussi d'amener l'info "positive" : je vous conseille "Talents de vie" sur "la deux", après les infos du soir, c'est souvent un vrai "Clin Dieu".

Pour Hugo, 13 ans, et Simon, 7 ans, la télé, disent-ils, c'est bien pour se reposer, pour rire (le magnétoscope permet de sélectionner). Ils aiment aussi les émissions « *où on peut apprendre quelque chose* » ("C'est pas sorcier" a 5 D sur l'échelle DUBO !) et entre le film et le livre, Simon préfère le livre (« *c'est plus complet* ») mais il préfère aussi le film (« *passque ça bouge* »).

Et la Pub ? Elle envahit, elle conditionne ou véhicule la mode, la "bonne image", le "bon" objet... et là encore, comme parents, on rame à contre courant et pas à égalité... des marques qu'il semble VITAL de posséder (cf. "Les choses" de J.-J. Goldman). La PUB, cela dit, c'est souvent bien fait (construction de l'image, esthétique, etc.), c'est drôle ou touchant, bref à consommer avec modération ! Dans la vie quotidienne, elle envahit notre environnement, le pollue souvent (panneaux, boîtes aux lettres), il nous faut aussi trier !

Pour conclure, il me semble que la famille est aujourd'hui plus ou moins sous l'emprise de la technologie (télé, photos, caméscopes, ordinateurs, consoles) autant de bonheurs, autant aussi de risques de faire de l'autre son objet, son idole, de vouloir le "capter", le mettre dans une boîte malgré lui (souriez, vous êtes filmés...). L'image

est à la mode, c'est à nous de nous souvenir à chaque instant qu'elle n'est qu'une image et peut-être qu'un mirage...

« *Vivre ne s'écrit pas avec des mots* (ni avec des images je pense), *c'est cette trace que nous laissons* », dit le poète Jean Debruyne. ■

Parole d'homme...

« T'as pas vu la télécommande ?... »

par Jean-François DUBONNET

**Jean-François, 46 ans,
marié à Sandrine,
de l'Equipe de partenaires
de Chambéry, nous livre à
son tour son regard de père.**

Ça pourrait commencer à la "Perrec" : je me souviens du premier homme qui marcha sur la lune, je me souviens d'Ivanoé, de Zorro, je me souviens, donc, de cette fascination pour cette première chaîne scintillante, la neige même en été, trônant sur un meuble acheté tout exprès à cet usage, face au canapé du salon. La "télé" comme on dit toujours, avait fait son apparition (tardive, je trouvais !) à la maison.

Quelques décennies plus tard, passion pour le cinéma aidant, et un apprentissage du scénar-



rio, tournage, montage plus tard, je me reconnais toujours aussi "scotché" devant un écran. Même devant le pire navet, je m'intéresse aux plans, aux cadrages, aux lumières, etc. Aujourd'hui je recense quatre écrans à la maison et même si l'un est vaguement frappé d'obsolescence technique, deux autres branchés sur des PC, un encore branché sur les réalités virtuelles (!) d'une "PS 2", rien ne manque au déferlement potentiel d'images en tous genres et je n'oublie pas les "SMS" envoyés et reçus.

C'est peut-être là que le bât blesse (en tout cas pour un "vieillard" comme moi, dixit les deux grands). Depuis que les enfants sont nés, il y a donc 17, 13 et 7 ans, ils peuvent être abreuvés à tout moment d'un flot incroyablement rapide d'images en tous genres, de toutes provenances, de toutes qualités, sans avoir forcément le recul nécessaire, l'esprit d'analyse, la distance critique idéale, bref quelques clés pour faire la part des choses. En les voyant passer allégrement de la console de jeux au magnétoscope, de Tom Rider aux Guignols de l'info, je cherche la touche "pause" ! Il faudrait enregistrer les infos pour expliquer

systématiquement ce qu'ils ne comprennent pas, revenir sur ce qui les questionne, les choque, les provoque. Tout n'est pas nul et sans intérêt, loin de là, mais comment les aider à comprendre que la vraie vie des gens n'est pas forcément inscrite dans les points lumineux de tubes pas toujours très catho (dique !). Une image peut être contrôlée, falsifiée, détournée, elle peut ne pas refléter la réalité et surtout elle est souvent source d'énormes profits et donc soumise parfois à des volontés pas forcément pétries de la meilleure honnêteté.

Et pourtant, qui n'a jamais été pris en flagrant délit de voyeurisme devant le "Loft", sans aller jusqu'à l'exhibitionnisme de "C'est mon choix" ? Dure limite ! Qu'il est bon parfois de "larver" devant un téléfilm "familial" en oubliant un moment les soucis quotidiens, le boulot, le téléphone, etc.

« Iléou le programme... chais pas... yakoa sur la 2... tapavu la télécommande... ch'peux r'garder la télé... » Quand la question n'est plus : *« qu'est ce qu'on fait ce soir »* mais *« on regarde quoi ? »*, y a un blème ! Et si on reprenait au début ? Je me souviens... ■

La bande-dessinée : l'expression par l'image

par Tony RUIVO

**Tony a 30 ans.
Il fait partie
de l'Equipe
nationale
du Service-
Jeunes de la
Communauté
Mission de
France.**

La bande-dessinée est un art souvent méprisé, considérée à tort comme un divertissement pour enfants, elle exprime pourtant des préoccupations et des désirs de nos contemporains. Depuis quelques années, la BD a peu à peu trouvé un public adulte en France.

Elle est depuis très longtemps, une véritable expression populaire aux Etats-Unis à travers le mythe du "super-héros", depuis "Superman", personnage créé pour redonner courage aux américains après le Krack boursier de 1929, en passant par "Captain America" ou "Wonder woman", soutiens moraux des soldats américains pendant la seconde guerre mondiale.

Ce n'est pas un hasard si l'après 11 septembre a vu ressurgir des héros invincibles, épris de justice (Spiderman, Dardevil) dont l'esthétique renvoie à la fois à la chevalerie romantique et aux athlètes de la Grèce antique... des sauveurs triomphants dans une Amérique en proie aux doutes.

Si la projection des désirs populaires américains s'est exprimée à travers l'image suggestive de personnages fantasmés, la BD japonaise a, quant à elle, exprimé le traumatisme d'Hiroshima à travers des personnages aux regards perdus dans des cités post-apocalyptiques.

La BD peut être pur divertissement, elle peut aussi développer des expressions politiques ou sociales : le dessinateur yougoslave Enki Bilal décrit des univers étranges, absurdes, situés dans des temps futurs indéterminés où les gens essaient de s'aimer au milieu de guerres fratricides et inutiles. A travers ces mondes froids, faits de personnages statiques exprimant une profonde solitude, Bilal nous parle du traumatisme de la guerre en ex-Yougoslavie, de l'incapacité des hommes à surmonter leur désir de puissance et d'emprise sur les autres.

La BD peut exprimer des préoccupations métaphysiques : Moebius, maître de la BD de science fiction pose la question de la place de l'Homme, de l'esprit humain, du bien et du mal dans une société régie par la technologie.

Elle peut être pure poésie à l'image de Corto Maltese, ce marin énigmatique avide de voyage et d'aventures, imaginé par Hugo Pratt dont les postures peuvent dégager autant de force qu'un poème de Rimbaud.

La BD peut porter, par la suggestion de l'image, les aspirations profondes, les fantasmes ou les craintes d'une société, ses désirs de beauté et de justice, elle peut dire parfois ce que ne parviennent pas à dire de simples mots, elle est d'abord émotion pure.

Chaque individu peut trouver dans un simple dessin, sa propre histoire...

Au loin

je voulais partir ... voyager ...
être libre ...



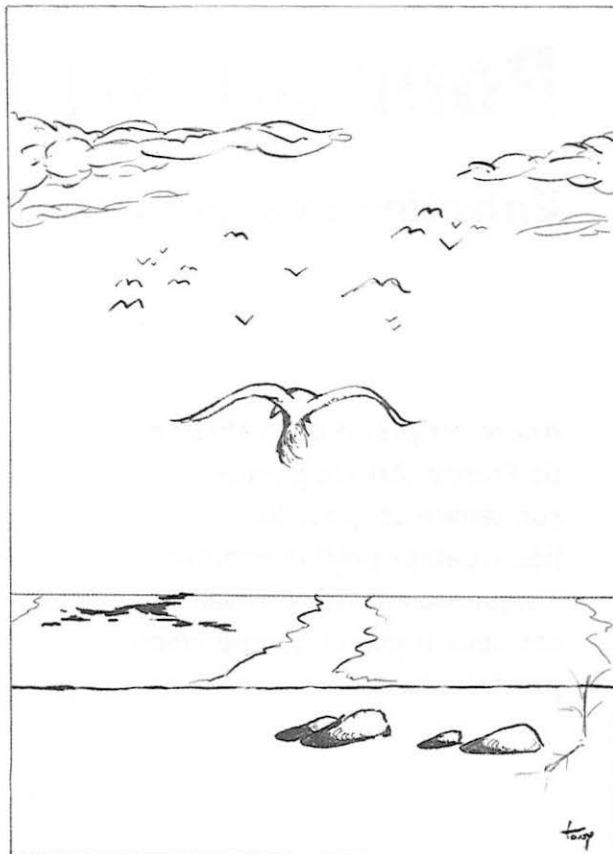
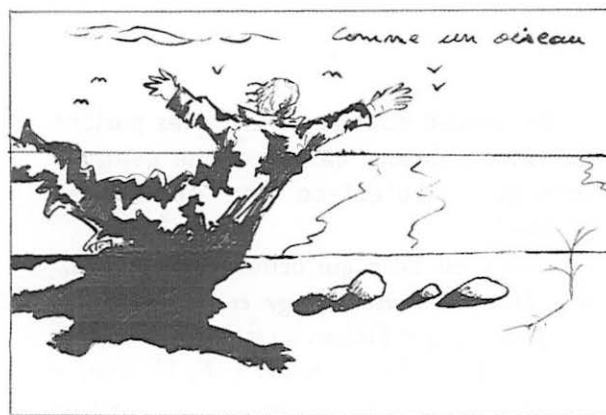
mon désir devenait
chaque jour plus grand ...



l'horizon m'appelait ...









Pour un art iconique

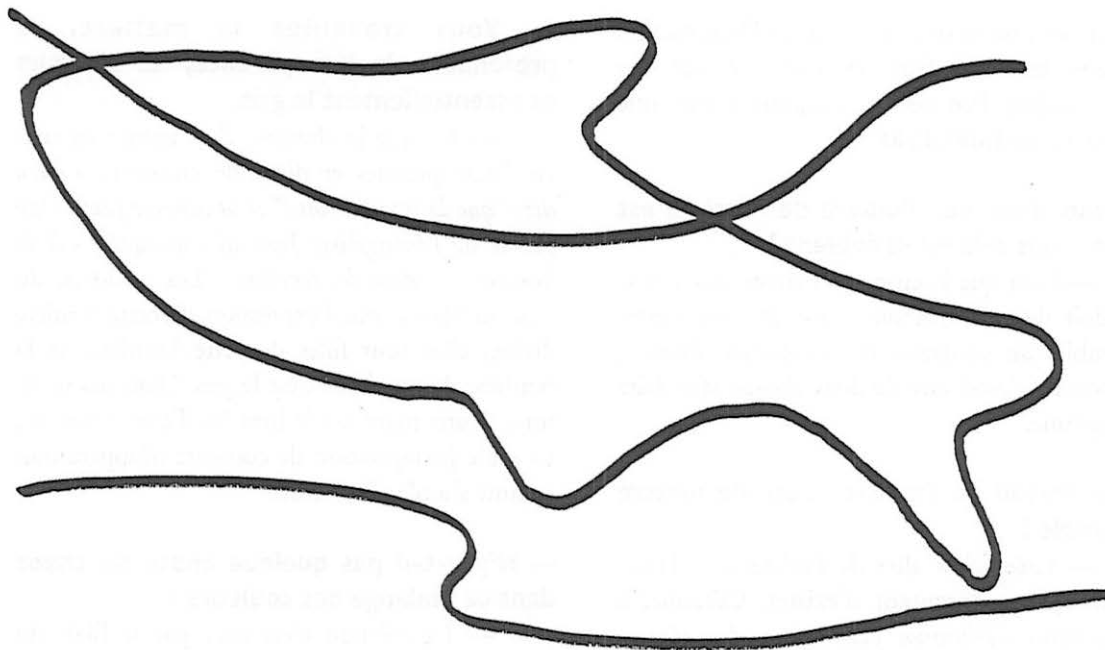
Entretien avec André Gence

par **Guillaume MICHEL**
prêtre de la Mission de France

André est prêtre de la Mission de France. Artiste peintre, son œuvre est pour lui un lieu créateur pour la mission. Cinquante ans d'âge séparent ces deux hommes qu'une même passion réunit.

— Un certain nombre de critiques parlent de votre peinture comme d'une peinture iconique ? Qu'est-ce que pour vous l'icône ?

— C'est Dieu qui définit l'icône : « *Faisons l'homme à notre image et ressemblance* ». Et qu'est ce que l'icône, c'est faire ; Dieu fait ce qu'il dit et dit ce qu'il fait. Et l'homme a été chargé par Dieu de faire, c'est-à-dire de nommer la création, de la "poétiser", *poëin* qui veut dire faire avec la main ou *mani-fester* ; en



A. Gence

somme, communiquer l'Esprit à la matière. La main est pour faire comme Dieu fait. Je dirais que l'icône, c'est l'homme qui fait ce qu'il a à faire, il fait l'image de Dieu puisqu'il est image de Dieu.

— **André Gence, vous vous situez dans le faire de Dieu, son *poïein* ; quel est le *poïein* propre l'homme ?**

— Quand je suis né mes parents m'ont nommé, ils m'ont fait être : nommer c'est faire



être et voilà où se situe le *poïein* de l'homme. En hébreux, les mots "faire" et "nommer" ont une même racine. J'en reviens toujours à dire que nommer c'est FAIRE ÊTRE.

— Vous dites que l'œuvre de l'artiste est icône, mais cela est-il évident ?

— Pour que l'œuvre de l'artiste soit icône, elle doit devenir symbole, *sun-balein* ou mettre ensemble, au contraire de *dia-bolein*, diviser ; symboliser, c'est-à-dire de deux choses, n'en faire plus qu'une.

— Le travail de l'artiste, c'est de mettre ensemble ?

— Créer c'est aller de l'existence à l'être. Beaucoup se contentent d'exister. Cézanne, à la question « *pourquoi peignez-vous ?* », répondit ceci : « *je peins pour rendre réel* ». La réalité de l'existence n'est pas à confondre avec la réalité de l'être, l'essence ; l'existentialisme est passé à côté de l'être et ce fut le drame de générations entières. L'homme est plus que ce que sa simple existence dit de lui-même. L'artiste est celui qui par excellence fait être, il nomme quelque chose de nouveau, d'inédit.

— Vous travaillez la matière, la profondeur, la transparence, les couleurs et essentiellement le gris.

— Ce que je cherche, c'est mettre en œuvre l'acte premier et divin de création : « *Dieu dit : "que la lumière soit !" et la lumière fut.* » Une parole de l'évangéliste Jean m'a marqué : « *et la lumière luit dans les ténèbres* ». Les couleurs, du noir au blanc, sont l'expression de cette lumière divine, elles sont filles de cette Lumière, et la synthèse des couleurs c'est le gris. Dans ma peinture, le gris permet à la lumière d'être visualisée. La seule juxtaposition de couleurs m'apparaîtrait comme simple décoration.

— N'y a-t-il pas quelque chose du chaos dans ce mélange des couleurs ?

— La création c'est aller par le biais du Verbe, *logos*, du chaos au cosmos, du non-sens au sens. La peinture c'est un moyen de révéler le sens.

— De quoi la peinture révèle-t-elle le sens ? Celui de la matière ?

— C'est la matière qui révèle le sens, mais pour révéler la matière, il faut le matériau ; on



confond souvent les deux. La matière est le temple de l'Esprit, ou plutôt elle devient, par le fait d'être travaillée, manifestation de l'Esprit. Quand j'aurai rendu mon dernier souffle, mon corps ne sera plus que cadavre.

— Des architectes en particulier n'hésitent pas à dire que la matière porte en elle une volonté qui tend à la forme. Elle ne la donnera que si elle est travaillée...

— J'y reviens encore : donner une forme c'est *mani-fester* la présence de l'Esprit à travers la matière. C'est la fonction éminente de l'art et je qualifie cette fonction de symbolique. Le matériau, ce sont les pigments, ou simplement ce qui sort du tube. Ce matériau est spiritualisé par la main de l'artiste.

— La fonction symbolique de l'art...

— Le symbole révèle le sens des choses mais ne le définit pas. On ne peut définir ce qui est infini. Le symbole fini et visible est pénétré de l'infini ; cela se joue dans la matière. « *Ceci est mon corps, ceci est mon sang* ». C'est toujours du pain, mais c'est le corps du Christ. Ma peinture – toute peinture – est symbolique. Elle n'est pas objet, ni ma-

tériau appliqué sur un support. Elle est à envisager ou à dévisager. Ce n'est pas une représentation de quelque chose, non, **C'EST**. La toile de Rembrandt "Le retour du fils prodigue", ce n'est pas la représentation d'une parabole évangélique ; non, **C'EST** le retour du fils prodigue. Et c'est cela l'icône. Il n'y a donc pas d'objet d'art en soi. La peinture est un rapport de visage à visage, elle induit une relation spirituelle, une relation à l'Esprit.

— Vous qualifieriez également l'art contemporain ?

— J'ose affirmer qu'il n'y a plus d'art aujourd'hui. L'art contemporain, c'est le concept, à savoir ce qu'on dit de la chose. Le sens, c'est ce qu'en dit le critique d'art... mais ça n'a pas de sens. Il en est de même pour le "beau" ou "dieu" : ces mots sont piégés. Ces mots sont réduits au discours "sur". Or, de ces réalités, on ne peut qu'en faire l'expérience.

— La peinture d'André Gence n'est donc pas discours sur Dieu ? Elle est...

— ... expression. Je m'exprime pour créer et je manifeste qui je suis, je communique mon être. Je peins par nécessité intérieure et je com-



munique cette intériorité par la création artistique.

— Le récepteur de votre peinture s'approprie une part de votre expérience intérieure. Est-ce cela l'émotion esthétique ?

— Le récepteur fait le même chemin que moi !

— Êtes-vous vous-même le récepteur de votre peinture ?

— Je redécouvre toujours ma peinture. J'ai peine à expliquer cela car on a toujours peine à expliquer ce qui nous implique. Je dirais que je suis le témoin de ma peinture, j'en témoigne. Comme je suis le témoin de la foi.

— Votre peinture est expression de foi ?

— Elle n'est que cela et rien d'autre ! Je me rends compte de ce que les sciences ne font que chosifier : je ne puis tomber amoureux d'un ordinateur. La technique n'est pas "évangélisable" parce qu'elle n'est pas symbolisable. Elle n'a pas en elle de symbole porteur de sens. La science répondra toujours à la question du "comment" mais jamais à la question du "pourquoi". La science est

incapable de répondre aux questions fondamentales que se pose l'homme aujourd'hui. C'est la fonction de l'art de nommer et de révéler le sens.

— Comment passez-vous de l'affirmation "l'art dit l'invisible" à "l'art dit Dieu" ?

— Je cite Paul aux Romains : « *Ici-bas nous voyons comme dans un miroir, mais un jour nous verrons face à face* ». Le rôle du symbole est de transformer la réalité en miroir. Il ne s'agit pas du miroir de Narcisse ; ce dernier ne s'est pas reconnu quand il a vu son image dans l'eau, il s'est donné la mort. Quand l'homme ne se reconnaît pas dans les miroirs du monde, dans les signes que produisent la technique, il est tenté de se donner la mort. « *Je est un autre* » expression célèbre d'Arthur Rimbaud : je ne me reconnais qu'à travers l'autre et l'Autre par excellence, c'est Dieu. Nous voyons Dieu ici-bas à travers un miroir et cette image de Dieu ne peut être sécularisée, chosifiée, objectivée. Nous sommes à l'opposé de l'art conceptuel.

— Vous affirmeriez la nécessité d'un art sacré ?

— Le sacré est ce par quoi l'homme prend conscience qu'il peut vivre. Le sein maternel



pour l'enfant, c'est sacré. Le sacré est ce par quoi l'homme échappe à la mort, lui rendant sa dignité d'homme. L'art sacré révèle le sens de la vie humaine.

— La création contemporaine dit la condition humaine, sa pesanteur, sa limite et son drame.

— La création contemporaine est l'expression du pouvoir, pouvoir de conceptualiser le temps et l'espace. Elle est marquée par l'avoir, le savoir et le pouvoir : avoir pour savoir, savoir pour pouvoir. Un art iconique est un art de l'ÊTRE : être pour naître, naître pour renaître. C'est cette renaissance qui nous ouvre au mystère de la connaissance véritable. Cette connaissance a besoin de la médiation du miroir de la création artistique. Ma peinture ne propose pas de vision face-à-face, mais elle propose un itinéraire de reconnaissance de l'invisible. Je dirais que l'œuvre d'art transforme le savoir en connaissance, et la connaissance en art de vivre ; je me réfère au Livre de la Sagesse. La foi n'est qu'un art de vivre en Dieu par l'icône – le Christ nous le révèle – et non par la rationalité, par des idées, ou par l'avoir, le savoir, le pouvoir.

— Nous sommes dans une civilisation de l'image, du trop plein d'image, d'images "dévitalisées", "désymbolisées" pour reprendre l'expression de R. Debray. N'y a-t-il pas le risque de rendre muets l'image, l'icône, et finalement l'art tout court ?

— Civilisation de l'image, mais quelle image ? Image de Dieu ? L'image est pornographique, souvent. La référence majeure de l'image est une sexualité toute puissante, de pouvoir, de possession. Pour l'image, aimer c'est "baiser". L'image est idolâtrique. Le pouvoir de l'image est totalitaire et fascinant. La fascination empêche la réflexion et, qui plus est, provoque la désintégration du sentiment de fraternité.

Je reviens à la fable d'Ovide : Narcisse s'efforce de réduire la frontière entre lui et son image reflétée dans l'eau. Il ne peut abolir l'image et l'image qu'il voit n'est pas lui. Il ne supporte pas le décalage entre l'image qu'il a de lui, le fantasme, et l'image que lui reflète la surface de l'eau : il se donne la mort. Qu'a vu Narcisse selon Ovide ? : la trace d'une présence. Il me revient un mot de René Char : *« l'homme de sciences laisse des preuves, l'artiste laisse des traces »*.

— En quoi l'image ne laisse-t-elle plus trace de l'invisible aujourd'hui ?

— La dialectique de la présence est une présence-absence, comme l'eucharistie. Le miracle de la traçabilité symbolique est que Dieu continue de s'incarner dans les gestes humains, dans des signes visibles, dans la matière travaillée par l'artiste. C'est encore cela l'icône : elle rend présent l'absent et continue l'incarnation. Il en est ainsi de la création artistique, sacrement de l'invisible.

— Le caractère iconique d'une œuvre est-il le fruit de l'intentionnalité de l'artiste ? Est-ce parce qu'il veut révéler la présence-absence qu'il la révèle ?

— Le regard de Narcisse allait de lui-même à lui-même. Il était dans l'incapacité de découvrir l'autre. L'art en son essence ne peut être narcissique mais il peut le devenir, et c'est alors le drame de l'artiste : je pense à tel ami peintre qui me confiait que l'acte de création l'arrachait à la vie. Il se disait *mé-créant*, mais il était créateur. On pourrait évoquer Nicolas de Staël.

Il n'y a rien de plus artistique que l'amour du prochain. L'art, comme création de sens,



A. Green



permet à chacun de reconnaître l'Autre invisible et de se reconnaître autre. Il s'agit pour moi de partager une réalité qui me fait vivre, de communiquer cette réalité. C'est... un acte de communion.

— Vous affirmer que l'acte créateur est liturgie...

— Oui, la liturgie fait advenir le mystère de Dieu. La liturgie comme la création artistique nous extrait du temps : du temps cyclique, c'est-à-dire de l'éternel recommencement ; du temps linéaire, le nôtre ; et de la fuite du temps. Et cela pour nous placer dans l'avènement de Dieu en l'homme et l'avènement de l'homme en Dieu. La création ne me "fait" pas Dieu mais elle me "fait" en devenir de Dieu. Dès lors, la création nous promet l'entrée dans la profondeur du temps et de l'espace !

— André Gence, pourquoi un art abstrait plutôt que figuratif ?

— D'où vient la distinction entre la peinture abstraite et la peinture figurative ? La peinture figurative donne la priorité à ce qui entre dans mon champ visuel. Ce que je vois, je le reproduis,

je l'imite. La création n'est jamais une imitation. L'exemple de la sculpture et de l'architecture romanes est parlant : le rapport ciel-terre, homme-Dieu est posé de manière symbolique. L'art de la Renaissance est fondé, pour une grande part, sur l'imitation du réel ; il est une théâtralisation du réel. Aujourd'hui, ce que l'artiste voit, ce ne sont pas seulement les choses, mais ce qu'il éprouve devant les choses. Ce qui est premier, c'est la conscience de l'artiste devant les choses. Le cubisme cherchait à saisir la totalité du réel, c'est-à-dire pas uniquement ce qui est perçu par l'œil ; pour cela, nécessité de l'abstraction.

— Votre intention est de dire la totalité du réel ?

— Exactement. Le réel, c'est le carré et sa totalité c'est... la croix, tension de l'horizontal et du vertical, totalité de l'espace et du temps. Je pense à la posture verticale, posture de la nature humaine, de l'homme debout, victorieux de l'horizontalité, posture du sommeil et de la mort. Peinture tendue entre vie et mort. Ma peinture n'est ni figurative ni abstraite, elle est symbolique ; il y a un art symbolique et un art allégorique. Je ne peins pas "à la manière de".



— Votre œuvre est liturgie dans l'acte même de création ; comment le devient-elle pour celui qui la regarde, la contemple ?

— Oui, elle l'est. Mais en aucun cas par des concepts et des idées. Pour celui ou celle qui regarde ma peinture, celle-ci devient acte : « *Celui qui fait la vérité vient à la lumière* ». Le signe donné par l'œuvre fait ce à quoi on aspire.

Je me permets de dire que le concile Vatican II est non avvenu sur la question de l'image. La question de l'image, question de la société contemporaine, est la question première que doit entendre l'Eglise : « *Ce que nous avons vu, touché du Verbe, nous l'avons dit* ». La logique de l'image constitue la structure d'identité. Or l'Eglise ne donne rien à voir. Les cathédrales sont des reliques des siècles passés. C'est à l'image et à toute forme d'expression de manifester la Gloire de Dieu et non au concept. On prive Jésus Christ de la capacité de montrer Dieu, autrement dit, on va contre l'incarnation du Verbe. En aucun cas et d'aucune manière la théologie et ses turpitudes ne sauveront le monde ! (rires) Nous n'avons plus de théologie poétique. Pour permettre à travers la poésie une démarche théo-

logique, il faut que l'image entre en jeu. Comme elle n'entre pas en jeu, la théologie reste basée sur des concepts et sur le raisonnement. Nous sommes enfermés dans l'anthropologie sociale, alors qu'il nous faudrait une anthropologie christique et une christologie anthropologique, en bref une "thé-anthropie", et une "théopoétique". Et cela est la logique de l'incarnation : divinisation de l'homme et hominisation du divin. L'Eglise doit comprendre que c'est l'émergence de l'image qui incarne la parole dans la société. Cette dernière est conditionnée par les images, fascinée par elles. C'est un nouveau concile de Nicée qu'il faut rassembler.

— Que diriez-vous aux artistes d'aujourd'hui, eux-mêmes en quête de sens pour leur art ?

— Je dirais : « *Peins !* », même si l'acte de peindre en lui-même ne sert à rien. On n'apprend pas à un enfant à marcher. De même, la peinture se comprend mais ne s'apprend pas. Il ne s'agit pas d'imitation de gestes et de reproduction de techniques. Nous ne sommes pas dans des rapports simiesques. Je dirais à un artiste : « *la source de la connaissance est en toi* ». Il suffit



de faire l'unité entre le cerveau qui pense, le cœur qui sent et la main qui fait. Il faut les trois, Père, Fils, Esprit. Un point c'est tout ! Je crois qu'au moment même où l'artiste crée du sens en pensant son oeuvre, il découvre le sens caché de sa peinture.

L'art ne se décrète pas. Je suis surpris de voir que le Ministère des Affaires Culturelles créé par André Malraux est devenu, avec J. Lang, Ministère de "La" Culture. C'est donc le ministère qui dit ce qui est de l'art et ce qui n'en est pas. Il y a même des Directions Régionales de l'Art Contemporain qui remplissent les musées de quincailleries, de types qui "chient" dans un bocal et qui exposent cela. Les performances et installations diverses ne suffisent pas. Je crains qu'aux Beaux Arts, on n'enseigne rien.

— L'expérience spirituelle fonde et nourrit l'acte créateur ?

— Ma foi et ma prière sont nourries de ma créativité, je vis la peinture comme un acte liturgique. L'acte de création qui m'est propre ainsi que ma peinture me disent Dieu. Dieu est amour et si l'amour était absent, la création serait impossible. Comme disait le pape du surréalisme, An-

dré Breton : « *Aimer d'abord, il sera toujours temps ensuite de s'interroger sur ceux qu'on aime jusqu'à n'en vouloir plus rien ignorer* ». Si je n'aime pas, je ne crée pas. Aimer, c'est cette pulsion intérieure qui pousse l'homme à *ex-primer* pour les autres ses richesses intérieures et à les faire partager. L'art te provoque à l'amour ; les vrais artistes sont des gens généreux.

Un artiste peut être collaborateur de Dieu ou tragiquement, devenir rival de Dieu. Un certain nombre d'artistes se prennent pour Dieu en recherchant la reconnaissance et le pouvoir à tout prix. Sont-ils pour posséder ou pour donner ? Le don est la condition de la respiration/expiration de l'art. Si je garde pour moi ce que je reçois, j'étouffe.

Je le redis : créer c'est croire. Une rupture entre création et expérience spirituelle nous conduit vers le pharisaïsme. J'entends par création suprême, l'art de vivre. Je pense aux frères de la Mission de France, ils ne sont pas tous artistes mais ils sont créateurs. Le drame, c'est d'avoir fait de l'art une activité séparée ; or tout homme a besoin d'une part de créativité dans sa vie.

— **Merci André.**



A. Green

INTERNET
INTERNET
VIRTUEL
VIRTUEL
E-MAIL
E-MAIL
IMAGE
IMAGE
TELE
TELE

Vomissement, Boulimie ou Digestion ?

par Philippe MONOT

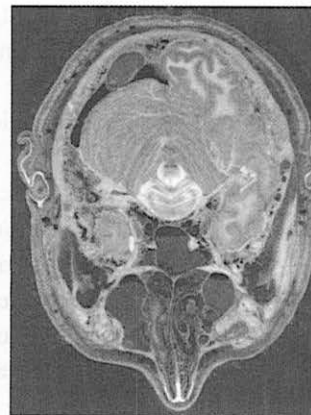
Philippe Monot est responsable d'un groupe de recherche et développement chez un constructeur d'équipements de télécommunications.

Il fait partie du réseau de scientifiques de la Communauté Mission de France.

Il est co-auteur du livre *Habiter le Cybermonde* paru aux Editions de l'Atelier.

L'image, qui ne dit rien sans les mots

Regardez quelques secondes cette image. Une image de rien du tout, qui, vous le distiguez, représente la coupe d'un crâne. Le crâne d'un humain. Mais que représente-t-elle réellement ? Comment la décoder ? Serait-ce une image médicale issue d'un IRM ou d'un scanner ?



Et comment suis-je sensible à cette image ? Que fait-elle vibrer en moi, en nous ?

En fait cette image provient du site internet d'une université américaine qui travaille sur un programme aux prétentions scientifiques : "the visible human", l'homme visible, l'homme transparent. L'objectif, sans doute louable, est de fournir des images du corps humain à des fins didactiques. Une version moderne de la dissection. La méthode utilisée est simple et efficace : un homme mort a été congelé, puis découpé en 1871 rondelles, chacune espacée d'un millimètre. Toutes ces rondelles ont été photographiées et numérisées. Puis, par ordinateur, il est possible de reconstituer des images de l'homme dans n'importe quelle direction, voire en trois dimensions, comme ci-contre.

Voilà donc une façon de lire ces images, d'où elles viennent, à quoi elles servent : la première est une photo d'une tranche de corps, la seconde est une reconstitution faite par ordinateur. Il s'agit de voir le corps, de l'étudier...



Y a-t-il autre chose à dire sur ces images, sur un autre registre ? Probablement pas, du moins du point de vue de l'université américaine en question, qui s'en tient à ce discours et ce programme scientifique. Nous ne saurions lui en tenir rigueur ! Et pourtant : l'homme dont il est question se nomme Joseph Paul Gernigan. Il est connu pour avoir cambriolé des banques. Il a tué des gens et a été condamné à mort. En 1986, il fut exécuté au Texas, à l'âge de 42 ans. Il a donné son corps à la science, et depuis ce temps-là, il est exposé aux regards des internautes du monde entier, en 1871 tranches fines... ou en reconstitutions virtuelles d'images générées par ordinateur. Chacun peut "jouer" avec ce corps-là, demander à l'ordinateur du site de reconstituer telle ou telle coupe, de "zoomer" sur tel ou tel détail de cet homme mort, ou plutôt de ses images.

Mais qu'y a-t-il donc à voir ?

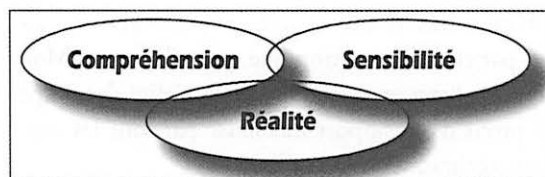
L'image : réalité - compréhension - sensibilité

J'ai choisi cet exemple car il me semble bien montrer les trois axes, les trois dimensions de no-

tre rapport à l'image et à l'information¹ :

- **Réalité** : à quelles réalités renvoie l'image ? Il s'agit dans l'exemple ci-dessus du corps d'un homme mort.
- **Compréhension** : comment interpréter, comprendre l'image ? J'ai fourni rapidement ci-dessus deux lectures, l'une sur la démarche du laboratoire universitaire, l'autre sur l'histoire de l'homme condamné à mort et qui donne "son corps à la science". Deux lectures différentes et complémentaires, sur deux registres différents. L'image en elle-même ne fournissait aucune compréhension. Il faut lui ajouter un discours, une parole qui permette de l'interpréter.
- **Sensibilité** : comment laisser l'image résonner en chacun, la laisser faire écho dans nos sens et nos vies ? Là encore, j'ai choisi volontairement un exemple qui ne peut laisser indifférent, puisqu'il touche au corps et à la mort.

Cette petite grille de lecture est intéressante pour appréhender notre rapport à l'image et à ce que les nouvelles technologies transportent jus-



qu'à nous. Les trois dimensions qui la constituent sont indissociables. C'est même dans leur rapport que peut s'articuler le sens que nous donnons aux images, aux sons, aux mots, aux stimulus que les nouvelles technologies transportent quasi instantanément d'un bout à l'autre de notre planète.

C'est qu'avec ces technologies de l'information et de la communication, nous entretenons un rapport différent à la réalité, à la compréhension, au sensible.

Quelle réalité ?

Dans l'ancien temps, ce que je voyais et percevais se confondait pratiquement avec la réalité. Dans le temps des nouvelles technologies, je vois à distance ce qui se passe à l'autre bout de la terre, je

1. Dans cet article, le mot *information* est pris dans un sens très large (image, son, odeur, etc., que nous percevons) et non pas dans son sens restreint d'information journalistique.

suis en communication avec des personnes lointaines par courrier électronique, par téléphone. Mon rapport direct et sensoriel avec la réalité s'estompe au profit d'un rapport médiatisé par tous les supports techniques que j'utilise.

J'y gagne la possibilité de pouvoir voir, parler et entendre à distance. Mais du coup, plus rien ne me garantit l'authenticité de ce que je perçois. Les images et les sons sont devenus au mieux malléables, plastiques, synthétisés, au pire truqués, trafiqués, manipulés. Nous nous en sommes rendus compte massivement dans les années 1990, avec la première guerre du golfe par exemple. La mise en scène médiatique de cette réalité, pourtant effroyable, était telle que l'image n'était plus une référence, une preuve. De même, lorsque mes enfants d'une dizaine d'années regardent un film, il faut souvent leur dire ce qui est plausible et ce qui ne l'est pas, ce qui est trucage, manipulation ou image de synthèse et ce qui est potentiellement vraisemblable.

Des cognitivistes ont fait une expérience avec des enfants de maternelle, en leur montrant, sur une télévision, l'image d'un sac de pop-corns

posé sur une table. Plusieurs grains de maïs sont tombés du sac. Un adulte pose la question suivante aux enfants : « *Que va-t-il arriver aux pop-corns si je prends la télévision et la met la tête en bas ?* ». Beaucoup d'enfants répondent que le reste de pop-corns tombera du sac².

Mais les enfants ne sont pas les seuls à se faire prendre. Ainsi, dans l'édition du 7 janvier 1990 du *New York Times*, un journaliste couvrant l'affaire criminelle d'un homme accusé d'avoir tué sa femme enceinte et qui en reportait la responsabilité sur un inconnu noir, demanda à une voisine son point de vue sur le drame. « *Est-ce que vous pensez que c'est vrai ?* » lui demanda-t-il. « *Est-ce qu'il vous semble possible, à vous qui connaissez cet homme, qu'il ait fait tout cela ?* » « *Je ne sais pas, répondit la voisine, j'attends avec impatience la sortie du film pour voir comment ça finit.* »³

Cas extrême et caricatural certes. Mais révélateur. Car nous sommes tous plus ou moins abusés. Combien, parmi ceux d'entre nous qui utilisent le courrier électronique, ne se sont pas fait avoir au moins une fois, à signer et transmettre

2. Repris de Byron Reeves et Nass Clifford, *The Media Equation*, CSLI Publications, Cambridge, University Press, 1996, p. 3.

3. Cité par Mark Slouka, *War of the worlds*, Basic Books, HarperCollinsPublishers, 1995, p. 1.

une fausse pétition pour les femmes afghanes ou pour la guérison d'un enfant latino-américain ? Arnaque ! Combien n'ont pas transmis des soi-disant informations sur un virus informatique extrêmement dangereux ? Canular ! Comment savoir, lorsque l'on n'est pas averti, que toute personne se présentant sous le pseudo de Pamela ou Cindy sur un forum de discussion électronique est très probablement un adolescent boutonneux en transit plus ou moins difficile vers l'âge adulte ?

Le lien entre les images que je reçois, les pages Web que je lis, etc., et la réalité est donc de plus en plus difficile à établir. Certes la question de la manipulation de l'information n'est pas nouvelle. Ce qui est nouveau en revanche, c'est l'ampleur du problème, du fait d'une part, de la quantité de stimulations et d'informations que nous recevons au travers des nouvelles technologies, et d'autre part, de l'importance qualitative qu'elles revêtent dans nos vies.

Quelle compréhension ?

Faudrait-il pour autant tout considérer comme factice ? Faudrait-il jeter le bébé avec l'eau du

bain ? Certes non ! Une seule solution s'impose : face à l'image, à l'information, à la communication, nous n'avons d'autre choix que de prendre le temps du recul, de la digestion, de la compréhension, de l'interprétation. Il nous faut vérifier les sources, croiser les informations, ne pas nous précipiter mais ouvrir un débat avec d'autres, un espace de dialogue qui permette de lire ce que nous recevons ou voyons. Comme tente de le mentionner le petit schéma ci-dessus au travers des deux pôles "réalité" et "compréhension", il est donc essentiel de dire une parole qui interprète l'image et l'information reçues, qui permette de les articuler à la réalité et à une certaine vérité.

Quelle sensibilité ?

Cependant, l'interprétation, la compréhension et l'articulation à la réalité ne suffisent pas. Si nous en restons là, nous sombrons dans un *intellectualisme désincarné* et mortifère. Heureusement, le message, le son, l'image "nous parlent" au-delà de ce que nous pouvons en dire. Ils nous parlent dans le champ de la sensibilité, de la poésie, de l'essence des êtres, de ce qui échappe aux

mots, aux interprétations et aux discours. Dans ce champ, la folie côtoie le sublime. Dans ce champ, les visages, les regards révèlent le mystérieux vertige de l'être.

Dans ce champ, ce qui devient pertinent, ce n'est pas tant ce qui est conforme à la réalité, à une réalité qui pourrait paraître objective, mais plutôt ce qui fait vibrer, non seulement au sens sensible du terme, mais également au sens où cela parle, cela résonne.

C'est dire qu'à son tour, l'hypertrophie de la sensibilité, au détriment de la compréhension et de l'articulation à la réalité, nous fait sombrer dans le délire. Car l'apparence voile la profondeur et l'essence des choses. Car ce qui semble alors faire sens, n'est plus ce qui est vrai, mais ce qui est sensible. Peu importe si la réalité et la vérité sont ailleurs, pourvu que je vibre, que ça me parle, me donne des frissons, des rêves, des illusions, des peurs ou des cauchemars.

Sensibilité, compréhension, réalité : l'articulation de ces trois dimensions est donc bien nécessaire pour donner du sens à ce que nous percevons. Aucune dimension ne peut-être exclusive.

Boulimie

Il me semble pourtant que l'on ne peut pas en rester là... Car l'abondance d'images, d'informations et de communications nous met dans une position radicalement nouvelle. Il est évident qu'avec les technologies de la communication, nous sommes passés d'une situation de rareté de l'image et de l'information à une situation de surabondance. Surabondance et immédiateté. Tout est disponible et tout de suite. Nous avons accès à des millions de sites Web, des dizaines de chaînes télé, des milliers de CDroms, de jeux en ligne, de WebCams, de DVDs, et nos familles, amis ou relations sont joignables par téléphone ou par courriel (e-mail), instantanément. Le téléphone portable est toujours près et prêt. Les images et les informations défilent plus vite que nous ne pouvons les avaler. Le gavage ne laisse aucun répit. La boulimie est maximale. Des heures durant, nous restons hypnotisés, "scotchés" devant nos multiples écrans et appareils. En moyenne en France, nous consacrons à la seule télévision trois heures et demie par jour et par personne... Et statistiquement,

la grande bénéficiaire de la réduction du temps de travail n'est autre que la télévision ! C'est dire que nous nous sacrifions nous-mêmes sur l'autel de la religion cathodique !

Entre les cours, les lycéens prennent leur portable pour passer un coup de fil à leurs proches. Ils ne disent rien, si ce n'est qu'ils sont là, reliés les uns aux autres. Cinq, dix fois par jour. De même, une femme rencontrée récemment me disait qu'elle ne supportait plus d'être éloignée de plus de quelques mètres de son portable. Tout le temps branchée !

Hypnose

La question ici n'est donc plus d'articuler tout cela avec la réalité. La question est plutôt d'appréhender ce que ce déluge de communications, de jeux vidéo, de télé, d'internet et de "cyberzapping" provoque en nous. Car leurs pouvoirs hypnotiques sont énormes. D'autant plus que nos appareils nous donnent l'illusion d'échapper à la pesanteur du quotidien, à la violence de la relation

à l'autre et la difficulté de vivre. La fuite est facile et la drogue puissante.

Jaron Lanier est l'un des fondateurs des techniques dites de réalités virtuelles, qui consistent à immerger l'individu dans un environnement visuel, auditif et sensoriel généré par ordinateur. Il écrivait à leurs propos : « *Les possibilités sont infinies... C'est un monde ouvert où votre esprit est la seule limitation... Il nous donne cette sensation d'être ce que nous sommes sans limitation* »⁴.

Cas extrême peut-être, où la machine répond directement à nos désirs, où le simulateur d'image, l'hypnotiseur télévisuel, le générateur de sensations collent à notre inconscient, nous procurant un sentiment de toute puissance. Ce qui est nouveau avec ces technologies, c'est la force, la prégnance qu'elles permettent d'atteindre.

Digestion

Alors, dans l'ère des technologies de la communication, il est peut-être nécessaire d'acquérir une bonne dose de maturité pour prendre du

4. Jaron Lanier, *Virtual Environments and Interactivity : windows to the future*, in Computer Graphics, 23, décembre 1989, p. 8.

recul, se débrancher, se déconnecter. Il est nécessaire de s'éduquer pour parfois couper le son et la vidéo. Jaron Lanier lui-même préconisait de ne pas laisser les enfants dans des environnements de réalité virtuelle et d'en limiter le nombre d'heures d'utilisation par jour pour les adultes !

Cette prise de recul n'est pas optionnelle. Il ne s'agit pas ici de trouver un certain équilibre, un art de vivre ou une certaine sérénité. Il s'agit bien plus fondamentalement, de laisser la place au temps, à la distance, au désir. Il s'agit au fond de pouvoir devenir plus humain, sujet de sa propre vie.

Comme l'a dit Marie Balmary : « *On a l'impression que tout se fait par circuit court. Je pense à la digestion : si on prend les aliments et qu'on les ressort sans qu'ils fassent tout leur parcours dans le corps, ils ne nous servent pas à grand-chose. Cette utilisation des images fait alterner boulimie et vomissement. Nous n'en faisons plus le tri, comme le fait le corps avec la nourriture. Ce chemin long, c'est le chemin de l'appropriation par le sujet. Est-ce qu'on va fonder une humanité à circuit court ? Je pense que la conscience ne le souffrira pas, qu'elle*

protestera. Jusqu'à présent, la conscience ne s'est jamais laissée détruire. »⁵

Or, la conscience a besoin de temps, d'écoute, d'espace de parole, de distance. Il n'y a pas de digestion sans temps et sans distance.

Curieusement, c'est ce temps et cette distance que justement les nouvelles technologies prétendaient abolir !

Chemins ouverts

Cela dit, cette prise de distance ne va pas de soit. Comment prendre les moyens pour interpréter ce que nous recevons, pour digérer ce que nous avalons ? Ce temps de la digestion n'est pas simple à prendre. Il ne peut avoir lieu sans une certaine volonté, pour couper, se débrancher, sortir du flux des sons et des images. Mais il n'est pas uniquement affaire de volonté. Celle-ci ne suffit pas. Alors, que faut-il d'autre ? Un groupe, une communauté de vie, de parole ?

La parole demande le silence, mais elle n'est pas affaire de solitaire.

⁵ Marie Balmary, *L'homme exposé*, table ronde avec Marie Balmary, Eve Ramboz, Monique Sicard, Jacques Testart, in *Cahiers du cinéma*, n° 503.

La conscience nécessite la distance, mais elle n'advient qu'au contact d'autres consciences.

Silence et distance, pour que, dans la relation à l'autre, l'image se digère, se transforme, prenne corps, dévoile un regard, découvre un visage.

Ton visage

Et comment regarder ton visage, ses failles immenses, sans fuir au-delà du regard ?

Comment regarder ton visage, ses béances infinies,

sans le dévorer de mes mots, de mes pouvoirs, de mon regard ?

Comment regarder ton visage, ses vides vertigineux, sans m'y laisser engloutir de par ta volonté ou même contre elle ?

Comment regarder ton visage, et être là, intérieur et extérieur, présent, et en grandir ?

S'humaniser.

Alchimie subtile et en partie indicible de notre rapport à l'autre, sans lequel je et tu ne peuvent advenir. ■

François CHENG

ou l'art du trait - d'union

Quand, il y a un an, François Cheng a été élu à l'Académie française, maints articles ont salué l'événement en y voyant la consécration d'un écrivain devenu comme le symbole de la rencontre et du dialogue entre deux mondes et deux cultures, entre l'Orient et l'Occident.

Il est vrai que, depuis son arrivée en France en 1949 – il n'avait pas encore 20 ans – il n'a eu de cesse que de s'inscrire résolument dans la tradition littéraire et spirituelle de son nouveau pays jusqu'au jour où, dit-il, le français est devenu "sa vraie patrie". Il ne reniait pas pour autant les immenses richesses culturelles de sa Chine natale, comme le prouvent ses nombreux ouvrages sur la peinture et la poésie chinoises.

Avançant plus encore dans cet effort de symbiose entre deux sources d'inspiration, il publiait divers recueils de poésie, illustrés de ses propres calligraphies, dans la plus pure tradition de l'art de l'écriture. Enfin est venu pour lui le temps de se risquer au genre romanesque, ce qui nous a valu la parution de deux beaux romans : *Le dit de Tianyi* (Albin Michel, 1998) et *L'éternité n'est pas de trop* (Albin Michel, 2002).

Dans un entretien passionnant, accordé l'an dernier à la revue *Vermeil* (n°227, juillet/août 2002) et où il abordait le sujet de la création, tant humaine que divine, F. Cheng s'exprimait ainsi : « *Pour moi le vrai et le beau sont liés. En Occident, on croit qu'il peut y avoir une beauté pas forcément vraie. Pour moi, une beauté qui n'est pas vraie n'est pas une vraie beauté* ». On ne saurait mieux dire pour introduire les trois calligraphies de sa main qui illustrent le présent numéro. Qu'il en soit ici vivement remercié !

M. G.

天地正氣

L'ESPRIT SOUFFLE OÙ IL VEUT



É.C.

L'Écriture et l'Image

Jean-Marie est bien connu de nos lecteurs. Théologien, il fait partie du Service Recherche Formation (SRF). Il est membre d'une Equipe de partenaires de la Communauté Mission de France à Bordeaux.

par Jean-Marie PLOUX

prêtre de la Mission de France

[Il m'a été demandé de prendre appui sur le livre de Régis Debray : *Dieu, un itinéraire*, (Editions Odile Jacob), pour proposer quelques réflexions sur l'articulation de l'Écriture et de l'Image dans la Tradition chrétienne. Les lignes qui suivent ne sont donc pas une recension de ce livre et elles ne prétendent pas rendre compte du foisonnement de l'ouvrage. Je l'ai pris davantage comme une source d'inspiration ou de réflexion.]

Dans son livre, Régis Debray part sur les traces de Dieu ou suit Dieu à la trace dans l'his-

toire des hommes. Il s'agit pour lui de « *Reculer les projecteurs de l'avant-scène vers les coulisses et les machineries de la production divine ; en remontant de la Loi aux Tables du même nom, comme l'idiot auquel le Sage chinois montre la lune et qui regarde son doigt. En scrutant le terre-à-terre du Ciel. En nous déplaçant de l'opus – l'œuvre – à l'opération ou de l'aval à l'amont, pour porter l'accent, non plus sur ce qui est écrit, et ce qu'il convient de lire, mais sur le comment c'est écrit, avec et sur quoi, pour quel usage et dans quelle stratégie.* » p. 22.

Mais où commencent les traces de Dieu ? Où s'arrêtent-elles ? Il est plus facile de répondre à la seconde question qu'à la première. Car les traces de Dieu s'arrêtent avec les nôtres. Dans la mesure où nous portons encore, de manières diverses, l'image de Dieu, Dieu manifeste sa présence au milieu de nous. Quant à la première question, Régis Debray a tenté d'y répondre en remontant les traces de Dieu à partir de l'Occident chrétien, on peut même dire de l'Europe chrétienne. Si bien que lorsqu'il s'efforce de reconstituer l'itinéraire de Dieu depuis son origine proche-orientale, il privilégie une trace de Dieu, celle du judaïsme et de sa postérité chrétienne en laissant de côté le judaïsme

rabbinique et l'islam, à plus forte raison les aventures de Dieu sur d'autres continents.

Lui-même résume les grandes étapes de cette aventure inséparable de l'histoire humaine : « *Ce mouvement en spirale vers une religion dont nous sommes tous sans le savoir, athées en tête, et où la commune paternité de Dieu n'aurait été qu'un détour nécessaire pour arriver à la fraternité des hommes, ne s'est pas déroulé dans les nuages. Il a été porté, machiné par la course constamment ascendante des logistiques du sens, que nous avons tenté de suivre à bride abattue. La montée a commencé avec l'écriture, qui assure au langage une mémoire autonome (plus besoin d'un parleur présent et bien vivant pour transmettre). S'est poursuivie avec l'alphabet, qui universalise l'accès à cette mémoire (étant le même pour tous). Puis avec l'imprimerie, qui en permet la reproduction automatique (plus besoin d'un homme pour recopier). Et culmine dans l'informatique, qui donne au langage ainsi reproduit une productivité autonome (le logiciel travaille tout seul, le langage est robotisé). En externalisant son système nerveux, l'homme en vient finalement à innover la planète elle-même (...) ce qui lui permet de prendre le globe en charge. Le câblage informatif et scientifique lui donne la possibilité d'étendre l'"être ensemble" à*

la biosphère comme un seul tout. La transcendance alors, c'est l'évolution en acte, saint Thomas plus Darwin. » p. 359-360

La Révélation : une affaire concrète

De quoi s'agit-il en effet ? de la Parole de Dieu ou, plus justement, de la manière dont Dieu parle aux hommes pour se dévoiler à eux, alors qu'il est un Dieu caché qui n'est rien de ce qu'est le monde. Comme le dit très simplement Françoise Briquet-Chatonnet co-auteur du livre *Le temps de la Bible*, « Dieu parle aux hommes le langage qu'ils peuvent comprendre. Il est normal qu'il s'adresse à eux selon leur époque. »¹ Le Concile Vatican II ne disait pas autre chose : « Dieu qui est invisible, s'adresse aux hommes comme à des amis, et converse avec eux pour les inviter à entrer en communion avec lui et les recevoir en cette communion »².

Pour communiquer avec eux « Dieu a choisi des hommes ; il les a employés en leur laissant l'usage de leurs facultés et de toutes leurs ressources, pour que, lui-même agissant en eux et par eux, ils transmettent par écrit, en auteurs véritables, tout ce qu'il voulait, et cela seulement »³.

« Les paroles de Dieu, en effet, exprimées en des langues humaines, se sont faites semblables au langage humain, tout comme autrefois le Verbe du Père éternel ayant pris la chair de la faiblesse humaine, s'est fait semblable aux hommes »⁴. En effet, pour les chrétiens, « Jésus-Christ, le Verbe fait chair, envoyé "comme homme aux hommes" (Épître à Diognète VII, 4), "parle les paroles de Dieu" (Jo 3, 34) et achève l'œuvre du salut que le Père lui a donné de faire »⁵.

Cependant c'est un rude défi pour un langage d'exprimer à la fois ce qui le fonde (Dieu parle) et ce qui le dépasse (Dieu est au-delà des mots).

1. Interview dans *La Croix* du 25 mars 2003. F. Briquet-Chatonnet & P. Bordreuil, *Le temps de la Bible*, Ed Fayard.

2. Concile Vatican II, *Dei Verbum*, constitution sur la Révélation, N° 2.

3. *ibidem* N° 11.

4. *ibidem* N° 13.

5. *ibidem* N° 4.

D'ailleurs le langage de la Révélation étant dans la condition même de Jésus envoyé du Père, nous voyons bien, en lisant simplement les évangiles, le caractère paradoxal et ambigu de cette condition. Un langage en paraboles, des "signes" qui émerveillent ou qui troublent, une épreuve de vérité dans un procès déroutant, une mort qui scandalise, le Ressuscité qui est le même et autre. Bref, une parole, des images qui sont là pour susciter la foi mais qui la supposent pour être décryptées comme "Parole de Dieu".

« *La Révélation*, dit Régis Debray, *ne contourne pas l'impossibilité où nous sommes de raisonner l'origine, elle l'enregistre sans fard et en légitime l'arbitraire intrinsèque, à recevoir comme une déchirure incompréhensible du tissu historique. Le mystère chrétien aussi fait contre l'illogique bon cœur : il nous demande de croire sans vouloir expliquer* » (p. 369) Il ne s'agit pas en effet d'expliquer mais d'attester. Dans sa première épître, Jean ne craint pas d'écrire : « *Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché du Verbe de vie, – Car la vie s'est manifestée [...] ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons.* » (1 Jn 1, 1-3).

Si Régis Debray est fondé, comme tout un chacun, à suivre à la trace les signes de la manifestation – forcément humaine, historique – de Dieu, celles et ceux qui reconnaissent en Jésus le Verbe fait chair ou l'Image de Dieu (1 Co. 11, 7 ; Col. 1, 15) sont conviés de manière plus pressante encore non seulement à prêter attention à sa démarche, mais encore et surtout à réfléchir sur les conditions concrètes de la Révélation de Dieu aujourd'hui et à se demander comment ils y sont impliqués puisqu'il n'y a pas d'autre Révélation de Dieu que la parole de foi de celles et ceux qui croient en lui.

Ça passe par le corps

Les termes mêmes employés par Jean : voir, entendre, parler, toucher, font de la Révélation de Dieu non pas d'abord une affaire de raison – encore moins de raisonnement – mais une affaire qui concerne la condition charnelle et historique de l'être humain. Il n'y a pas plus d'esprit sans chair que d'Esprit sans lettre. Autrement nous n'affirmerions pas croire à la résurrection de la chair. Et cependant la chair laissée à elle-même conduit à la mort comme

la lettre sans l'Esprit tue. (Relire 2 Co. 3). C'est toujours la même vieille histoire : Dieu ne peut atteindre l'homme hors la médiation du monde, de la chair, des paroles, des signes, mais l'homme risque toujours :

- 1 – de s'arrêter à ces réalités, d'en faire une fin en soi, de les transformer en intermédiaires opaques,
- 2 – de croire qu'il a mis la main sur Dieu, qu'il possède la Vérité, qu'il peut utiliser Dieu pour ses affaires, alors que Dieu est toujours au-delà, plus grand que tout ce que l'on peut en dire et signifier.

Or, on l'a remarqué depuis longtemps, l'homme n'est pas dans le même rapport à Dieu quand il s'agit de la parole et de l'ouïe, ou quand il s'agit de la vue, du toucher et du goût. La Parole implique toujours une distance, elle peut même franchir l'obstacle d'un mur. La vue demande une présence, *a fortiori* le goût ou le toucher. Il ne s'agit pas seulement des images de Dieu, ces icônes dont le canon intangible est fait pour renvoyer à l'invisible, et que les croyants des

Eglises orthodoxes aiment à voir et à toucher, mais il s'agit même de la création. Au début de l'épître aux Romains, parlant des Païens, Paul affirme que « *ce que l'on peut connaître de Dieu est pour eux manifeste. Dieu le leur a manifesté.* » En effet, ajoute-t-il « *Depuis la création du monde, ses perfections invisibles, éternelle puissance et divinité, sont visibles dans ses œuvres pour l'intelligence* »⁶. Mais de sages, ils sont devenus fous et ils ont troqué la gloire du Dieu incorruptible contre des images représentant l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes, des reptiles. Vieille rhétorique dont on trouve l'argument principal dans l'épisode du taureau d'or du chapitre 32 de l'Exode (cf. Psaume 106, 19-20) ou au livre de la Sagesse (12, 23-27 & 13 à 15) et qui n'est que la mise en œuvre du texte du Deutéronome : « *Prenez garde à vous-mêmes : vous n'avez vu aucune forme le jour où le Seigneur vous a parlé à l'Horeb, du milieu du feu. N'allez pas vous corrompre en vous fabriquant une idole, une forme quelconque de divinité, l'image d'un homme ou d'une femme, l'image de n'importe quelle bête de la terre etc.* » (Dt. 4,15-31)

6. Rm. 1, 19-23. Il s'agit du *νοος* – *vous* – *nous* : la faculté de penser des Grecs, l'esprit qui est la racine de la sagesse.

La Parole est à lire

La parole est à entendre. Mais quand elle devient Ecriture, ne ressort-elle pas alors de la condition de l'image ? Il est vrai. Et les traditions sont là pour attester la transformation de l'Ecriture en formules magiques portées comme des talismans. C'est pourquoi sans doute le nom de Dieu, les quatre lettres sacrées qui évoquent Dieu, restent imprononçables. Et le scandale de beaucoup de juifs anciens ou contemporains réside dans le fait que ce Nom a été traduit en Grec, Théos, puis en latin, Deus, en germanique ou en saxon Gott ou God. Etc. Non seulement on osait alors prononcer le nom de Dieu et, par là même, on risquait de prendre barre sur lui ou du moins de le croire, mais encore on assumait toutes les connotations de ces dénominations païennes de Dieu sans pouvoir garantir qu'elles étaient critiquées par la révélation biblique.

Finalement l'homme de la Bible, pour qui la foi en Dieu ne fait pas de doute ⁷, préfère la Parole qui tient l'écart avec Dieu et respecte son altérité à l'image qui risque d'abolir la distance et de mettre l'homme en face d'un faux dieu.

Il faut ajouter que la Parole est souvent une injonction, une mise en route, une Alliance ; bref, elle opère un déplacement de l'homme en l'invitant à se déplacer : « *Pars de ton pays...* ». Tandis que l'image invite à demeurer. Mais l'homme est en chemin, l'humanité est en route, c'est pourquoi il faut descendre de la montagne de la Transfiguration, c'est pourquoi le voir face-à-face est une réalité dernière. Pour le moment, dit Paul, « *Nous voyons comme dans un miroir et de façon confuse, mais alors ce sera face-à-face* » (1 Co 13, 12). Or ce qui est en question, c'est non seulement la sauvegarde de l'identité de Dieu, son altérité irréductible, mais c'est aussi la condition de l'homme car il risque et de s'illusionner et de stagner. Mais sa vie est en avant et au-delà de lui-même.

7. Cela ne signifie pas que la foi de l'homme biblique soit sans doute ! Il doute :

- 1) que le Dieu du peuple d'Israël soit le seul Dieu et le Dieu de tous, et donc que les autres dieux ne soient rien ;
- 2) Il doute que ce Dieu soit bien fidèle à son Alliance et sauve son peuple ;
- 3) Il doute aussi que ce Dieu s'occupe du pauvre et sauve l'opprimé de l'injustice.

Dans l'histoire des chrétiens : l'image en question

La reconnaissance de la Parole de Dieu dans la vie et l'être de Jésus, confessé comme Christ et Seigneur, va induire un nouveau rapport entre la Parole et l'Image dans la mesure même où elle induit un autre rapport à la chair et à l'histoire. Avec la mort des témoins de la première génération chrétienne et des compagnons de Paul et des Apôtres, la Parole devient à son tour Ecriture sous le vocable de Nouveau Testament. Les Pères de l'Eglise, par leur prédication, la livrent aux chrétiens sous forme de parole entendue et ils l'interprètent comme témoignage historique, comme appel à une vie droite (parénétique) et, sous forme allégorique, comme leçon spirituelle, figure de la condition de l'homme et de son itinéraire vers Dieu.

Quant à l'image, il est remarquable qu'il n'y ait pas de représentation du Christ encore moins de portrait de lui, mais pas même de description de son physique. Il n'y a que sa parole et sa trace dans le témoignage écrit des premières communautés. Les premières images que nous avons du Christ empruntent des thèmes de la Bible (Daniel

dans la fosse aux lions, Jonas sauvé des eaux) pour signifier le message de la Résurrection, ou bien récupèrent des scènes de la vie d'Orphée pour évoquer le beau Pasteur. Elles sont donc à portée narrative ou symbolique. Il faudra attendre que le Christianisme devienne la religion de l'Empire pour que se développe l'iconographie chrétienne avec toutes ses splendeurs et tous ses dangers. Elle entre en effet dans le champ médiatique de l'Empire et risque d'être utilisée pour légitimer le pouvoir de celui qui en est le maître.

La crise iconoclaste

Sur la route de la révélation chrétienne, l'épisode de la crise iconoclaste est assez révélateur des tensions et des enjeux. Rappelons que cette crise a divisé l'Orient et même impliqué l'Occident pendant un siècle (725-843). Elle opposa essentiellement le pouvoir impérial et les monastères. L'empereur Léon III, appuyé par quelques évêques d'Asie mineure, s'oppose à la propagation des icônes du Christ et bientôt à toutes les images hormis la Croix nue. Les causes de ce mouvement sont complexes, le surgissement de l'Islam et sa diffusion rapide d'un monothéisme intransigeant n'y sont sans doute pas étrangers. Quoi qu'il en

soit, les enjeux théologiques furent rapidement identifiés. Ceux qui refusaient les images entendaient sauvegarder l'irréductibilité de Dieu à toute représentation et le caractère eschatologique de sa contemplation ; ceux qui étaient partisans des icônes, s'appuyant au contraire sur l'Incarnation, tenaient que la révélation de Dieu avait eu lieu dans la chair et dans l'histoire qui en recevaient leur profondeur ultime. Ces derniers finirent par l'emporter.⁸ Mais il est clair que cette crise, comme toutes les tensions théologiques des premiers siècles, portait sur la manière spécifique des chrétiens de vivre et de comprendre le rapport de Dieu aux hommes et des hommes à Dieu.

Un autre rapport au Texte

Naturellement, quelques siècles plus tard, l'avènement de la Modernité dans l'Occident chrétien est une étape marquante sur l'itinéraire de la Révélation. Sur le registre de la Parole, c'est, avec l'imprimerie, le texte de l'Écriture traduit dans les langues courantes, qui est mis à la disposition potentielle de tous. On sait que cela contraignit l'Église à revenir sur le chantier de l'interprétation, non

sans devoir tenir compte de la révolution parallèle des connaissances et non sans déchirures internes de la communauté chrétienne. Sur le registre des images, ce fut le passage du symbolisme roman au réalisme gothique, puis au baroque, au romantisme et à ses dérivés d'imagerie populaire dans le style dit "sulpicien". Et l'on peut légitimement se demander si l'imagination sollicitée pour appuyer la prédication et l'apologétique n'a pas contribué au contraire au dépérissement de la foi. En tout cas, en passant à la Modernité, le rapport Parole-Image a changé de nature. En simplifiant beaucoup, il semble que l'on puisse dire qu'avant, le sens de l'Écriture restauré dans la Parole de la prédication visait à représenter le rapport de l'homme à Dieu et l'Image était là pour évoquer le Mystère, la dimension divine des réalités données à voir dans la matière. Après, la Parole est interrogée comme récit historique prouvant la vérité chrétienne et l'Image est proposée comme l'illustration de cette histoire. Bien entendu, les choses sont infiniment plus complexes comme le montre, par exemple, l'opposition de la Réforme aux images. De cette opposition gardent la trace de nombreux porches d'églises martelés à

8. Voir la fin de ce numéro sous la rubrique *Sources*, un texte de Jean de Damas défenseur de la position orthodoxe en faveur des icônes.

coups de masse au cours des guerres de religion. Et, aujourd'hui encore, le contraste est saisissant quand on entre dans un temple de l'Eglise réformée ou dans une église catholique ! Dans un chapitre très suggestif (le chapitre VIII intitulé *Salve Regina*), Régis Debray souligne qu'une culture qui honore les images fait honneur aux femmes. Ainsi ce n'est nullement un hasard si la foi catholique lie la vénération de la Mère de Dieu et le rapport à l'image⁹. Et, comme toujours, cela peut ouvrir à de fécondes perspectives théologiques sur le rôle de l'humanité dans l'Incarnation (Voir Charles Péguy) ou dériver en mariolâtrie, tout comme l'image peut être icône ou idole.

Aujourd'hui : une ère nouvelle

Je me sens assez démuné devant l'aujourd'hui, d'une part parce que je ne suis pas un spécialiste de l'image, d'autre part parce que les choses sont de plus en plus complexes. Ce qui suit n'est donc proposé qu'à titre d'hypothèses pour nourrir la réflexion

(Ce qui précède aussi, d'ailleurs !). Commençons peut-être par une mise en garde. Naturellement dérouter par les changements majeurs qui touchent, entre autres, le champ médiatique, nous risquons de choisir la voie facile de la condamnation *a priori* ou du retrait, alors qu'il s'agit d'habiter ce monde, de le soutenir, de contribuer à l'animer de façon critique. Et non seulement il faut utiliser les moyens contemporains de l'expression et de la communication mais il faut entrer dans leur intelligence, dans leur logique. « *Il ne suffit donc pas de les utiliser pour assurer la diffusion du message chrétien et de l'enseignement de l'Eglise, mais il faut intégrer le message dans cette "nouvelle culture" créée par les moyens de communication modernes. [...] nouveaux langages, nouvelles techniques, nouveaux comportements.* »¹⁰

L'Ecriture déclassée ?

Restons dans le registre qui nous occupe, celui de l'articulation du Texte et de l'image. Nous assistons sur ce plan à un profond bouleversement

9. N'en déduisez pas que les chrétiens des Eglises réformées soient misogynes...

10. Jean-Paul II, *Redemptoris missio*, § 37.

qu'on pourrait énoncer rapidement en disant que l'impact du premier diminue alors que celui de la seconde s'amplifie.

Il est devenu courant de remarquer en effet que nous sommes sortis de la galaxie Gutenberg, c'est à dire de l'univers prédominant de l'écrit et du livre, pour entrer dans l'univers de l'image. Il faudrait préciser : de l'image, qui est au fondement de la BD comme de la PUB, et de l'écran qui, pour le grand public, est celui du cinéma, de la télévision ou de l'ordinateur.

Aucun maître n'en fait mystère : les enfants et les jeunes ne sont plus aujourd'hui dans le même rapport à l'écrit que leurs parents ou leurs ancêtres. Ceux-ci devaient déchiffrer, analyser, interpréter et, en toutes ses opérations, s'affronter à quelque chose qui leur résistait et qui restait à distance mais qui constituait une mémoire. D'autre part, l'interprétation requerrait l'aide de professionnels du texte : exégètes, prédicateurs, professeurs et, par conséquent, articulait une démarche personnelle et une démarche communautaire. Aujourd'hui le rapport au texte a changé, même si la production de l'écrit, des livres par exemple, a démenti les pronostics de ceux qui voyaient à brève échéance sa disparition. Mais il est vrai qu'il

y a pléthore d'écrits et que la vie d'un livre est de courte durée.

Mais puisque j'ai signalé plus haut le rapport que Régis Debray fait entre le Texte d'Écriture et le masculin d'une part, l'image et le féminin de l'autre, on peut se demander s'il n'y a que le mouvement féministe qui contribue à dé-masculiniser Dieu... Que l'on parle tant de Dieu sous le jour maternel aujourd'hui n'est peut-être pas étranger à la prédominance actuelle de l'image ? (Régis Debray parle pour sa part de Dieu unisexe : p. 241...)

Le réel en images

En effet, sur le registre de l'image, nous sommes évidemment entrés dans une ère nouvelle qui induit de nouveaux comportements et requiert une nouvelle éducation. En effet, les moyens contemporains mettent les images à la portée de tous comme l'imprimerie le fit du texte il y a plusieurs siècles. Il est certain que la télévision par exemple contribue à nourrir la conscience de l'unité de destin du genre humain comme à présenter les différences qui le traversent. Nul de ceux qui ont accès aux nouvelles techniques

de l'information et de la communication ne peut ignorer son prochain car celui-ci se trouve à notre porte, qu'il vive en Afrique du Sud, en Chine, au cœur de l'Inde comme à New York ou au Brésil.

Cependant il y a aussi des risques. Beaucoup oublient que toute présentation d'image est le fruit d'une construction dont la technique comme les mobiles, conscients ou non, demandent à être analysés. On a d'autant plus tendance à prendre l'image pour la réalité qu'elle est donnée pour telle. A preuve ce slogan qui accompagne certains prospectus publicitaires : "Vu à la Télé" comme s'il allait de soi que ce qui était vu à la télé ne pouvait être qu'utile et vrai. Le rapport de l'homme à l'image a aussi changé. Beaucoup le disent, nous sommes dans une société du spectacle et nous sommes poussés à devenir des voyeurs et des consommateurs et non à nous élever au statut de voyant et de veilleur. L'écran est ambivalent : il est à la fois le support de l'image et ce qui "fait écran" entre le spectateur et la réalité. Et cela engendre à la fois l'émotion éphémère et une certaine extériorité. De ce point de vue, entre la photographie et la télévision, il y a un saut qualitatif. La première demeure comme un appel. A la télévision, une image chasse l'autre et entraîne

une sorte de nivellement qui peut engendrer une lasse indifférence quand ce n'est pas une confusion entre le virtuel et le réel.

Dans sa considération de cette mutation du support médiatique, Régis Debray écrit ces lignes en tête du chapitre intitulé de manière symptomatique *Chacun pour soi* : « Avec le changement des milieux techniques, et celui des crédibilités qui en découlent, la croyance en Dieu, de spontanée, devient intrépide. Ce n'est plus un réflexe ou un héritage, mais un engagement et un vouloir. Le transcendant, qui habitait les mots, est évacué par l'image enregistrée, nouvelle pierre de touche du réel, et nous gérons nos peurs autrement. Cette défection a conduit les esprits à désinvestir l'histoire comme lieu de l'accomplissement humain. La remontée, à la place de la Croix, de la Roue et du Labyrinthe, emblèmes du temps circulaire, donnent les meilleures chances aux mystiques contemplatives et abstentionnistes venues d'Orient. C'est l'heure de la débrouillardise spirituelle. »

Nous mesurons mal sans doute ce que la primauté du rapport de l'homme à l'image va induire comme changement dans l'intelligence

que l'homme a de lui-même et donc dans son rapport à Dieu. Il y a, me semble-t-il, beaucoup de vrai dans cette courte description faite par Régis Debray plus avant dans son chapitre : « *Primat de l'émotionnel sur le discursif, de l'instant sur les processus, de l'individu sur le groupe, de l'authentique sur le vrai, des parataxes (juxtapositions passives) sur les syntaxes (organisations construites), et des scandales sur les mystères.* » (p. 334). Plus loin il ajoute : « *Place aux "signes forts" qui "donnent du sens". D'événement qu'elle était, la Résurrection devient alors une vague allégorie.* (Drewermann) » (p. 335).

Restaurer l'espace de l'Autre

Tout cela explique – pour une part – la difficulté de beaucoup de jeunes à entrer dans la liturgie ou la confusion souvent faite entre cette dernière et le spectacle religieux. Il en va ici de la même différence qu'entre la peinture de sujets religieux et une peinture qui donne à pressentir ce que faute d'autres mots, on appellera le sacré ou le spirituel ou la dimension transcendante de l'être humain. Mais avant d'aller plus loin, il faut rappeler qu'en France du moins – mais ailleurs

aussi en Europe – Dieu est sorti de l'horizon immédiat de l'homme et de la société. Tout ce que nous avons évoqué auparavant, même au temps de la Modernité, pouvait faire signe à partir d'une présence de Dieu, qu'elle soit admise ou contestée. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. Et le chrétien se trouve devant l'obligation de restaurer en soi-même d'abord, dans le monde aussi, l'espace du Mystère, la dimension mystique du rapport aux choses, au monde, à la vie, aux autres, et en même temps de témoigner du Christ-Seigneur des Évangiles.

Sur le premier point, il n'est pas seul à vouloir soutenir dans notre temps la dimension d'irréductibilité – d'aucuns diront de transcendance – et d'altérité sans laquelle tout retombe à plat et l'homme sur lui-même. Régis Debray le dit dans une jolie formule : « *Tout entre-soi suppose un au-dessus ; et quand le niveau meta s'affaisse, l'inter se disloque.* » (p. 370). Ce qui signifierait dans la pensée de l'auteur qu'il n'y a pas de lien social qui tienne sans le postulat de quelque réalité qui le fonde et qui, parce qu'elle le fonde, lui échappe. Si donc le fondement religieux ou idéologique d'une société se dissout, celle-ci perd sa cohérence et tombe dans la violence. Ainsi, plus générale-

ment, dans cette affaire de rapport à l'image – et à l'imaginaire – c'est aussi de question d'Origine et d'altérité qu'il s'agit, de dimension symbolique. Or ceci implique aussi l'insertion dans une histoire : filiation et culture.

Le retour à l'espace vide de l'art roman comme la méditation Zen sur l'espace géométrique d'un jardin japonais sont une évidente protestation contre un espace saturé de représentations pieuses ou imaginaires. Il y a quelques années – peut-être cela existe-t-il toujours – parurent les “nouvelles images” qui se démarquaient radicalement des illustrations du dix-neuvième siècle par leur caractère symbolique ou abstrait. Sans doute le regain de faveur des icônes orientales relève-t-il de la même réaction. Les conventions rituelles de leur conception et de leur confection les soustraient aux fantasmes de l'imaginaire et, par là, elles rejoignent le caractère symbolique qui inscrit cet écart sans lequel l'homme reste prisonnier de lui-même. On repère le même déplacement dans l'art du vitrail. Si l'on veut bien ne pas le confondre avec certaines cochonneries dites d'art contemporain, il me semble que l'art abstrait – celui

de Malévitch, Delaunay, Mondrian, Soulages ou Gence par exemple – introduit l'homme dans un espace spirituel par le jeu des formes et des couleurs, leur décalage, le glissement de l'une sur l'autre, leur écart ou leur tension, leur vibration, toutes choses qui évoquent une profondeur, une altérité et qui provoquent à un déplacement ou à la conscience d'un irréductible du monde, de l'autre et de soi. Naturellement ce phénomène déborde largement la peinture et il ne se réduit pas non plus à l'abstraction.

La mémoire du Christ

Cependant, si, par là, on touche à l'expérience mystique de Dieu et de l'homme, il ne s'ensuit pas que l'on rende compte de l'expérience chrétienne proprement dite. Pour cela rien ne remplacera le recours au récit évangélique et l'inscription dans la solidarité ecclésiale. Comment, sans eux, rendre témoignage à la présence de Dieu à l'ultime de l'homme, non pas seulement l'ultime en ses hauteurs, mais l'ultime en ses faiblesses, ses souffrances, son péché ? Comment, sans eux, assumer la présence de Dieu à l'histoire

des hommes, dans l'histoire des hommes et son affectation par cette histoire ? Comment encore, fonder la solidarité concrète "avec", la compassion, l'amour du plus proche et du plus loin ? Et comment enfin maintenir l'espérance d'une Transfiguration au-delà de la mort ? On ne fera pas l'économie du rapport au texte, y compris en recourant à toutes les méthodes d'appropriation critique de l'exégèse. Mais cela ne suffit pas car il faut fonder la nécessité du récit lui-même. Or, dans la crise actuelle de l'histoire et de l'institution, la proclamation du caractère historique et ecclésial de la Révélation chrétienne n'y suffit pas. Le récit doit être celui que fait la communauté parce qu'elle le vit aujourd'hui en s'inscrivant dans la trace évangélique que Jésus a inaugurée et

qui vient dévoiler en toute humanité l'ombre et la lumière, la vocation à aimer l'homme et Dieu, Dieu en l'homme et l'homme en Dieu. De ce point de vue, je suis persuadé qu'il y a une intuition profondément juste dans l'amplification faite des processus de béatification sous le pontificat de Jean-Paul II ¹¹.

Pour terminer, je signale à celles et ceux des lecteurs et des lectrices qui ne l'auraient pas vu au temps du dernier Avent, la série des émissions conçues par François Le Roux et notre ami Jean-Claude Salou sous le titre : *Jésus le Christ* ¹². Outre le grand intérêt du message, cela me paraît un excellent exemple de la manière dont on peut articuler aujourd'hui l'image et la Parole. ■

11. Oui, je sais, ça dépend lesquelles... mais je maintiens.

12. Le coffret de deux vidéos est en vente dans les librairies religieuses (30 €) ou peut être commandé *Voir et Dire – La Procure*, 60552 Chantilly Cedex. Tél. 0 825 389 389.

又
又
之
年
人

LA BEAUTÉ EST
UNE RENCONTRE  F.C.

Le regard juste

par Régine du CHARLAT

**Régine du Charlat est religieuse
Auxiliatrice. La catéchèse est
le lieu d'exercice de sa mission.
Nous la remercions d'avoir
bien voulu nous faire part de
sa réflexion, fruit d'une riche
expérience quant au thème de
ce numéro.**

“Image”, “icône”, “idole” : trois mots – peut-être parmi d’autres – pour approcher l’expérience de la “représentation” que nous nous faisons de toutes choses. Trois termes dont l’existence nous indique d’emblée la complexité de ce qu’ils désignent : la diversité dans la relation à l’image, la diversité dans la façon de la vivre.

Nous disposons à ce sujet d’une très abondante littérature historique, philosophique, théologique et de l’immensité de la création artistique. Sans doute est-ce le signe qu’on y touche au très sensible et très vital. Il ne s’agit ici d’en faire ni

le parcours ni le bilan. Je propose seulement une approche qui, en cherchant à mettre en place les mots, favorise la mise en place du regard et de la pensée.

Les images au dedans de nous

Une foule d'images se pressent en nous, peut-être innombrables, très souvent natives et inconscientes. Les premières ont été imprimées, avant même notre naissance, par la langue dans laquelle nous allions venir au monde et par la culture que véhicule cette langue. Cette donnée familière des approches psycho-sociologiques me paraît utile à mettre au départ de notre réflexion sur l'image.

Car nous portons en nous des images de tout. Peu importe ici qu'elles soient visuelles, auditives, ou fruit de l'ensemble de la sensorialité. Ce qui compte c'est que tout ce qui fait le tissu de la vie – naître, grandir et mourir, habiter, se vêtir, se nourrir, aimer, engendrer, croire, penser... – tout se "représente" en nous par des images qui nous viennent d'abord de la culture,

puis de l'éducation et enfin de la situation sociale. Quand surgit la parole, entendue ou adressée, nous avons vite fait de ressentir à quel point les mots – qui sont pourtant parfois des images à eux seuls – ne recouvrent pas, chez les uns et les autres, les mêmes images. Nous comprenons alors pourquoi nos images nous engagent dans une aventure complexe où elles vont avoir un rôle majeur. Qu'allons-nous faire des images qui sont en nous ?

La recherche de notre image dans les images

Une tendance spontanée est souvent d'attendre des images extérieures qu'elles correspondent à nos images intérieures, que ces images soient le miroir dans lequel nous pouvons nous contempler et nous rassurer. Sans doute est-ce là le ressort majeur de la publicité qui ne trouve son efficacité que dans l'accord avec nos attentes, fussent-elles inconscientes et surtout si elles le sont.

Mais ce que la publicité réussit, la vie souvent le dément, lorsque la relation s'établit

de façon vivante et réelle entre deux “systèmes” de représentations qui ne s’harmonisent pas et même, très souvent, entrent en conflit. Alors le miroir se brise et la souffrance peut être grande, voire meurtrière. Il y va de l’amour blessé, là où l’on se croyait à l’unisson. Mais il y va aussi de la vérité blessée, là où le doute s’insinue. Image contre image, où est la réconciliation là où la guerre s’est déclarée ?

Le piège de l'idolâtrie

Si donc il y a des représentations de tout, il y en a de ce qui donne sens à nos vies : religion, foi, spiritualité, philosophie, fondements des choix et de l’action... images de Dieu. L'idolâtrie ne commence pas avec les images de Dieu, car il est humainement impossible de vivre sans images. L'idolâtrie commence lorsque nous identifions Dieu et nos images de Dieu. Le choc des représentations qui nous fait souffrir dans nos relations humaines s’intensifie lorsqu’il s’agit de nos images de Dieu.

Et si la distance des images était le lieu d’une vérité plus grande en train de se faire ?

Nos images intérieures sont relatives : reflets du réel que nous habitons, elles ne suffisent pas à dire tout le réel du monde. C’est là où nous investissons le plus de sens – dans le religieux et le spirituel – que nous sommes donc le plus attachés à nos images. Là-même nous sommes invités à laisser interroger, contester, renouveler nos images coutumières. Alors, ce qui était inquiétude et doute peut se muer en joie de la découverte de la nouveauté ; ce qui était souffrance peut devenir douleur de la naissance à plus de vérité.

Faire advenir le monde et le révéler

Alors nous apparaît la vocation de l’image : manifester dans le sensible la réalité de toutes choses. L’image devient parole, dévoilement, révélation. Aussi aurons-nous à nous interroger sur la vérité de l’image comme on s’interroge sur la vérité de la parole : non pas d’abord vérité de contenu, de message à transmettre, mais vérité de relation entre ce qui est vu, ce qui est montré, celui qui voit, celui qui montre. Dès lors, il s’agit avant tout de la qualité du regard.

Le regard créateur

“Une façon de vivre”

Citons Henri Cartier-Bresson puisque ces lignes sont écrites au moment où une exposition célèbre son œuvre : « *Photographier, c'est mettre dans la même ligne de mire la tête, l'œil et le cœur. C'est une façon de vivre.* »

Il en est de la capacité de voir comme de la capacité d'entendre. C'est affaire d'attention, de présence ; de disponibilité aussi pour, s'il y a lieu, se laisser surprendre ; de suprême activité dans l'attention, là même où elle semble immobile.

L'artiste s'acharne à capter, à déchiffrer le réel qui s'offre à lui. Il s'acharne à voir et sentir. Il se repent, il se reprend jusqu'à accueillir en lui ce qu'il va livrer dans son œuvre. « *Un tableau, ce n'est pas évident. Observée de près, toute la nature est belle. Quand cette beauté est là, je m'y abandonne. Alors, comme dans un rêve, la scène se peint en moi. Oui, je consomme ce décor naturel, je le devore totalement. Et quand j'ai fini, le tableau est là,*

terminé. » Ce sont les propos que Kurosawa met dans la bouche de Van Gogh (*Rêves*) et l'on sait que ce grand cinéaste fut aussi un peintre.

L'œuvre naît dans le regard, dans l'acte de voir qui fait advenir le monde dans l'image, mieux : dans l'icône. L'icône, c'est l'image dans sa vérité ultime. On dit souvent – et la liturgie le chante – que l'invisible se livre dans le visible. Et si c'était plus encore : une capacité du regard à livrer le plus réel du réel et à en manifester la “gloire” dans le sensible ou, du moins, en attendant l'accomplissement, quelque reflet de cette gloire.

La première icône est sans doute le visage humain, pour qui sait voir. « *Toutes les femmes sont belles* », osait dire une femme qui savait voir. Le regard de bonté de celui qui pardonne, la lumière sur le visage du mourant sont autant d'icônes qui se révèlent à qui sait regarder.

Car le regard créateur n'est pas seulement celui de l'artiste, du créateur d'images. Il est tout autant celui de tous ceux qui reçoivent l'œuvre et la considèrent. Trop souvent nous glissons sur

les images. Nous ne les regardons pas vraiment. Nous y projetons nos interprétations hâtives, en fonction de nos attentes, de nos craintes, de nos propres images intérieures. Cela nous plaît ou ne nous plaît pas. Mais nous avons manqué l'image, faute de l'avoir véritablement regardée et vue, dans sa matérialité même qui est espace, couleur, composition, volume, lumière... Alors peut-être ferons-nous de l'image une idole et passerons-nous à côté de l'icône qui s'offrait à nous.

Vérité de l'image ?

« Je n'ai pas cherché à faire beau, j'ai cherché à faire juste », disait Franck Hammoutène comme architecte de l'église Notre Dame de Pentecôte, à la Défense. Avec quelle justesse, en effet, cette petite église est-elle posée au milieu des tours de la Défense !

Parler de vérité de l'image est très risqué. Le contexte dans lequel nous sommes aujourd'hui, de la surabondance visuelle aux incertitudes de l'art actuel, n'autorise aucun jugement hâtif. Ce serait légitimement considéré comme du parti pris. Je proposerai cependant une orientation de

l'attention, capable de nourrir la recherche d'une "vérité" de l'image.

Il y a, me semble-t-il, une vérité de l'image comme il y a une vérité de la parole. A condition que l'on délivre d'abord le terme de "vérité" de sa réduction aux seules affirmations théoriques, dogmatiques, aux contenus et aux messages. Ceux-ci, certes, en font partie. Mais la vérité est d'abord affaire d'attitude, de manière d'être, de posture. La parole balbutiante est plus vraie que le beau discours et le poème plus vrai que les descriptions analytiques, lorsqu'ils sont l'avènement dans les mots d'une justesse de recherche, d'une justesse de relation à la vie et au monde. De même la vérité de l'image est-elle dans la justesse de cette relation.

Comment dire en mots justes ce qu'est cette justesse ? Ce n'est certes pas, en tout cas, dans la conformité à un modèle préconçu. Pas davantage dans la recherche d'une harmonie facile et sans profondeur. La justesse est plutôt à chercher dans le regard qui sait produire ou lire l'image dans le mouvement qui lui donne naissance : intériorité réciproque de ce qui est vu et de ce qui est donné

à voir par l'image. Peut-être l'image est-elle toujours une icône quand elle est dans cette vérité-là. Et si l'on voulait parler d'image "sacrée", ce serait de la percevoir comme le "sacrement" de cette vérité-là. Non pas illustration d'un message spirituel ou religieux, mais correspondance vivante qui, par le regard juste, fait advenir la vérité du réel dans le sensible.

OS XL

Quand le regard est un regard de foi, c'est à dire une écoute de la Parole de Dieu, l'image accède au rang d'écho charnel de cette Parole. Dès lors on peut penser que s'il y a un art chrétien, ou si l'image peut devenir icône, ce n'est pas au thème – religieux ou non – qu'ils le doivent, mais à la qualité du regard et de l'écoute qui émergent dans le sensible. A partir de là, on peut lire et interpréter les divers patrimoines artistiques religieux, en identifiant la cohérence sensible qu'ils ont su mettre en œuvre dans chacune de leurs traditions religieuses ou spirituelles.

On pourrait alors suggérer que ce même mouvement est susceptible de donner à l'art d'aujourd'hui cette même cohérence, cette même vérité de l'image. Encore une fois non pas tant

par le thème de la représentation que par la justesse du regard qui le suscite ou qui l'accueille.

De quelques lieux d'attention aujourd'hui

Honorer le sensible

Le goût de l'art, la place de la musique, la surabondance des images, le désir de ressentir et de vérifier dans l'expérience, l'importance donnée à l'émotion comme chemin de vie, tout cela habite et anime vivement notre société. On peut y lire un besoin de réconciliation, là où les idéologies se sont révélées infirmes dans leur langage. On peut aussi tout simplement y voir une dimension humaine essentielle mais insuffisamment honorée dans notre culture. Même si cela n'est pas sans ambiguïté, comme toutes choses humaines, cela me paraît devoir être résolument respecté et honoré. Et résolument habité. Il est surprenant et pourtant il n'est pas rare de trouver même de grands connaisseurs en matière d'art qui semblent tout à coup ignorer le sensible lorsqu'ils se risquent à dire le spirituel. Comme

si le charnel qu'ils exaltent tout d'un coup devait laisser la place à un spirituel tellement "au-delà" qu'il en devient désincarné. Ce qui est proprement contradictoire.

Il y a bien sûr place pour le discernement : tâche délicate et qui doit rester prudente, tant nos rapports subjectifs à l'image sont complexes. Ce discernement cependant devra se donner pour orientation de ne jamais sortir du sensible pour approcher la vérité du sensible.

Patrimoine et création

Il y a aujourd'hui dans la société française un fort désir de redécouverte du patrimoine artistique, y compris religieux, que l'on soit croyant ou non. Cela me paraît un lieu d'attention vigilante et de recherche. Que va-t-on chercher au juste dans la visite des cathédrales et des musées ? Quel inconscient collectif est-il mis en mouvement lorsqu'on touche à la symbolique du clocher dans le paysage français ? Que révèle l'émotion ressentie dans une église quand on n'a aucune formation chrétienne ? Pourquoi la musique contemporaine reste-t-elle confidentielle

et ne supporte-t-on, en matière religieuse, que Bach et quelques autres ?

Il y aurait lieu, tout d'abord, d'explorer intelligemment l'acte de mémoire. La mémoire ne se vit qu'au présent. Mais elle nous permet de communiquer avec ce qui, dans le passé, a été si actif en nous que cela affecte toujours notre présent. De même une architecture est capable de donner à ressentir au présent, dans l'espace – lumière qui lui donne corps, cela même qui l'a érigé. Car les murs, comme les objets, ont une âme. Mais il y a aussi des régressions nostalgiques. Il y a surtout la peur inconsciente de se voir bousculer dans ses images familières et l'angoisse d'avoir à intégrer d'autres images, ce qui s'observe tout particulièrement dans la musique religieuse.

Etre au clair avec le fonctionnement collectif de la mémoire dans le rapport au patrimoine devrait nous permettre de mieux répondre à deux urgences. La première, de permettre d'assumer les ruptures culturelles – sur lesquelles on ne reviendra vraisemblablement pas – par une intelligence des origines, de l'héritage et peut-être de ce qu'il a encore à dire. La seconde, de rester disponible à

l'accueil de ce qu'on ne sait pas encore mais dont on peut penser que cela mettra vivement en question les anciennes images.

En d'autres termes, cela revient à laisser le champ libre à l'indispensable création, sans laquelle une société s'étiolerait.

Le souci catéchétique

Le goût du sensible et la rupture culturelle de la mémoire s'allient spontanément aujourd'hui pour stimuler la recherche catéchétique de l'Eglise, dans sa vocation à exprimer et soutenir la foi des chrétiens. Là aussi il y a lieu de vigilance et de recherche.

Si la catéchèse aujourd'hui traverse une crise que personne ne nie et que tous ont le désir d'affronter courageusement, ce n'est pas faute d'avoir ignoré le pouvoir de l'image. Dès ses débuts, le "renouveau catéchétique" a donné une grande place au sensible, en suscitant l'activité des enfants par le dessin. Plus tard, le souci anthropologique et la mise en valeur de la fonction symbolique allaient dans le même sens. Mais il est

fort probable que, simultanément, les langages, les discours explicites, soient restés étanches par rapport à ces sources vitales. Une grave crise des langages demeure où l'on peine à dire l'Evangile, à la fois comme parole neuve et comme parole capable de réellement être entendue, c'est à dire de toucher.

La décision prise récemment de faire redécouvrir à toute la communauté ecclésiale la démarche de l'initiation chrétienne peut effectivement bénéficier grandement de la sensibilité à l'art qui nous habite aujourd'hui.

Mais il y a bien des pièges à éviter. La tentation est grande notamment de faire jouer au patrimoine religieux le rôle de compensation à notre impuissance à dire ou à montrer. Cela pourrait avoir un effet pervers en induisant inconsciemment l'idée que tout cet art religieux reste d'hier et n'est plus performant aujourd'hui. Un autre risque serait d'aborder les œuvres, tout particulièrement dans la peinture, par le thème religieux qu'elles traitent et non par leur traduction sensible : espace-lumière, couleurs, lignes, composition... Ce qui revient à ne pas voir.

En revanche, entrer en contact avec l'œuvre dans sa vérité – c'est à dire dans la façon sensible dont elle exprime le regard qui l'a fait naître – c'est permettre éventuellement d'être touché par la parole évangélique qui en est l'origine.

Pourtant, la création, plus que la redécouverte du patrimoine, devrait être la préoccupation

dominante de tous. Cela se joue dans le quotidien, dans le décor, dans le vêtement. Cela se joue dans la création artistique. Cela doit se jouer dans l'expression même de la foi, née de l'écoute de l'Évangile. Les gestes de l'initiation chrétienne et tout particulièrement la liturgie devraient en être des lieux privilégiés. De très belles réalisations en ont déjà ouvert le chemin. ■



AU GRÉ DU CŒUR



Le visage de l'Invisible

Jean Mansour est né à Damas vers 650, d'où son nom : Damascène. Arabe chrétien, il fut élevé avec le futur calife Yazid et, durant son règne (680-683), il eut d'importantes fonctions à la cour comme son père et son grand-père avant lui. Mais le successeur, 'Abd-el-Malik (685-705), écarta les chrétiens des fonctions publiques. Il se retira alors dans le monastère de Saint-Sabas à Jérusalem où il mourut vers 750.

**Présentation
par Jean-Marie PLOUX**

Ses écrits eurent une grande influence dans la querelle des images qui secoua l'Orient aux VIII^e et IX^e siècles. Elle opposa ceux pour qui toute représentation de Dieu contrevenait au texte de l'Exode : « Tu ne feras aucune image sculptée, rien qui ressemble à ce qui est dans les cieux. » (Ex 20, 4) à ceux pour qui l'Incarnation du Christ, au contraire, légitimait sa représentation en des "icônes" (en grec : images). La querelle était religieuse et politique. Elle était aussi culturelle : on peut y déceler les relents toujours renaissants du mépris dont une certaine pensée grecque accablait la matière (la Gnose), mais aussi le

poids du monothéisme intransigeant de l'Ancien Testament réactivé par l'Islam naissant.



« Autrefois, Dieu, incorporel et sans contours, n'était absolument pas représenté. Mais aujourd'hui, puisque Dieu a été vu dans la chair et qu'il a vécu parmi les hommes, je représente ce qui est visible de Dieu.

Ce n'est pas devant la matière que je me prosterne, mais devant le Créateur de la matière, qui est devenu matière pour moi, qui a accepté de vivre dans la matière et qui a fait mon salut par la matière. Je ne cesserai pas de respecter la matière, par laquelle mon salut a été fait. Mais je ne la vénère pas comme un dieu – allons donc ! Comment, en effet, ce qui a reçu l'existence du néant pourrait-il être dieu ? – Même si le corps de Dieu est Dieu, étant devenu par l'union selon l'hypostase ¹, sans changement, ce qui lui a donné l'onction, mais tout en demeurant tel qu'il était par nature, une chair animée d'une âme raisonnable et intellectuelle, faite et non pas créée.

1. Hypostases traduit les Personnes dans la Trinité. Celle du Verbe conjoint dans le Christ la nature divine et la nature humaine.

Je vénère aussi et je respecte les autres parties de la matière par lesquelles est advenu mon salut, en tant qu'elles sont remplies

d'énergies divines et de grâce. N'est-ce pas matière que le bois de la croix, trois fois béni et trois fois heureux ? N'est-ce pas matière que la montagne sainte et vénérée, le lieu du Calvaire ? N'est-ce pas matière que la pierre nourricière et porteuse de vie, le Saint-Sépulcre, la source de notre résurrection ? N'est-ce pas matière que l'encre noire et le très saint livre des Evangiles ? N'est-ce pas matière que la table porteuse de vie qui nous offre le pain de la vie ? N'est-ce pas matière que l'or et l'argent dont sont faits les croix, les patènes et les calices ? Et surtout, n'est-ce pas matière que le corps de mon Seigneur et son sang ? Supprime le culte et la prosternation devant tout cela, ou bien obéis à la tradition de l'Eglise et admets que l'on se prosterne devant les images sanctifiées par le nom de Dieu et des amis de Dieu et qui sont pour cette raison recouvertes de la grâce de l'Esprit Saint.

N'insulte pas la matière, car elle n'est pas indigne. Rien en effet n'est indigne, qui vient de Dieu. C'est là l'opinion des Manichéens. N'est indigne que ce qui ne tient pas sa cause de Dieu, mais que nous avons inventé en glissant volontairement de ce qui est conforme à notre nature, et en laissant dévier notre volonté : c'est-à-dire le péché.

(...)

Si tu refuses les images à cause de la Loi, il est temps pour toi de pratiquer le sabbat et de te faire circoncire ; cela, la Loi l'ordonne sans concessions. Mais sache-le « *Si vous observez*

la Loi, le Christ ne vous servira de rien. Vous qui voulez être justifiés par la Loi, vous êtes déchus de la grâce. » (Ga 5, 2.4)
L'Israël d'autrefois n'a pas vu Dieu « mais nous, le visage dévoilé, nous reflétons comme un miroir la gloire du Seigneur.» (2 Co 3, 18)

Et partout, nous proposons à la perception sensible sa forme – je veux dire celle du Verbe de Dieu fait chair – et nous sanctifions le premier des sens (car la vue est le premier des sens), de même que l'ouïe par les paroles ; car l'image est un mémorial. Ce qu'est la Bible pour ceux qui ont appris les lettres, l'image l'est pour les illettrés ; et ce que la parole est à l'ouïe, l'image l'est à la vue, et nous nous unissons à elle intellectuellement. >>

Discours contre ceux qui rejettent les images saintes, I, 16-17.
Jean Damascène, *Le visage de l'invisible*,
Migne, les Pères dans la foi, p. 46-50.

Dominique Ponnau,
Erich Lessing

Dieu en ses anges

Cerf,
Paris, 2000, 235 p.



S^t Matthieu et l'ange, Rembrandt, Musée du Louvre

*R*embrandt, lui, écoute ce qu'il voit. Mais le voit-il ? Non pas. Il ne voit pas. Nous, nous voyons. Nous voyons Matthieu. Nous le voyons qui écoute. Matthieu écoute. Le murmure. A son oreille droite, le murmure d'un enfant. Le jeune homme, presque un enfant, fait, en à peine un souffle, que l'on devine aussi frais qu'une brise, que la brise d'Élie, passer par l'oreille de Matthieu la lumière de la Parole. Comme une mélodie de miel elle inonde le cœur sur lequel se pose, toute ravinée de lumière, la main de l'évangéliste. Lui non plus ne regarde pas le livre. Il regarde au loin, très loin, la musique silencieuse de l'ange qui, transmise à son cœur, illumine le livre et fait jaillir de l'évangile la source de toute lumière. (p. 32) ►

Présenté par
Pierre CHAMARD-BOIS

Cet extrait dit les qualités de ce bel ouvrage. Les magnifiques reproductions d'œuvres multiples où des anges apparaissent aux côtés des humains (toiles, fresques, sculptures...) sont l'œuvre d'E. Lessing. Le texte qui accompagne à chaque pas cette "histoire sainte" qui nous fait traverser toute la Bible et au-delà, dans les songes et extases de quelques grands saints est de D. Ponnaud, Directeur honoraire de l'École du Louvre. Avec un tel titre nous aurions pu nous attendre à un ouvrage d'érudit pour les érudits. Que non ! « *Si nous écoutions le chant du simple ? Si nous relisons, comme un enfant, l'histoire, réelle peut-être (qui sait ?), véridique assurément, l'histoire sainte, qui nous parle des anges, des anges adorateurs, des anges messagers, des anges musiciens, des anges protecteurs, des anges consolateurs, des anges gardiens !... Et si, lisant leur véridique et sainte histoire, comme un enfant, nous y retrouvions l'air et les paroles du chant qui rythme notre vie, le chant de la grande*

liturgie des heures de la Présence, qui, avant que nous ayons vu notre premier matin et après que nous aurons vécu notre dernier soir en ce monde, toujours au présent, nous précède, nous accompagne, nous attend !... » Oui, l'alchimie secrète de cette voie ouverte à nos pas est de nous faire ressentir dans des profondeurs et des altitudes insoupçonnées sa Présence. Sa présence au présent.

Et pourtant quelle idée de suivre les anges dans le frémissement de la nature à leur passage, dans l'effleurement tendre de leur main au visage de l'endormi, dans leur parole claironnante au jour du jugement, dans la douceur de leur regard sur les humains ébahis ! Nous découvrons au fil des pages l'étonnante variété de leurs apparences, l'extraordinaire liberté qu'ils donnent aux créateurs pour rendre en image ce qui ne saurait se représenter. Profondément humains, et pourtant rayonnant d'une lumière venant d'ailleurs, respirant un air vibrant d'outre-

monde, ces anges de chair et d'esprit nous parlent de l'incarnation, de la rencontre avec le divin, si proche de l'humain que celui-ci en ignore sa présence, comme ce Matthieu de Rembrandt dont le regard perdu dans le lointain rejoint l'infini qui se fait si proche en son corps. S'il faut parler de Dieu aujourd'hui, pourquoi ne pas donner la parole à ces êtres étranges auxquels nul n'est plus invité à croire, et qui cependant disent à leur manière l'essentiel ? Libres comme l'air, libres de tout dogme ou vérité à croire, ils invitent, par leur exotisme même, les spectateurs à entendre une parole murmurée au creux de leur existence.

Justesse de l'écart

Comment parler juste au pied de ces monuments de la création que sont les œuvres d'art ? D. Ponnaud a choisi de s'alléger de presque tout l'appareillage savant qui, à force d'accumulation, fait obstacle à l'œu-

vre : descriptions-paraphrases, explications par les circonstances historiques, classification en écoles, influences... Il nous dit simplement : entrez dans l'œuvre, il y a de la place pour vous. Et lui, qui a déjà trouvé quelques portes d'entrée, nous tend une main tandis qu'il tient dans l'autre le livre des Écritures. Tout se joue pour nous, spectateurs et lecteurs, dans cet écart maintenu entre la Bible, les scènes bibliques représentées et la parole du guide. Un écart qui n'éloigne pas, mais qui maintient ouverte et accessible une place pour nous, aujourd'hui. Les œuvres qu'ils nous invite à visiter ou à découvrir pour la première fois, pour la plupart d'inspiration biblique, ne cherchent – c'est frappant – nullement à représenter des scènes d'une manière réaliste. Les vêtements, les décors, les attitudes des personnages ne visent pas à rendre une lecture littérale du texte. D'emblée nous admettons qu'il s'agit d'interprétations, invitant par con-

tre-coup à actualiser à notre tour. Le texte biblique, raconté et cité, inscrit l'œuvre dans une origine, en même temps que la méditation de l'auteur invite à reprendre à notre tour ce travail d'appropriation. D. Ponnau n'hésite pas à faire résonner les Écritures d'un bout à l'autre du livre, voire au-delà du livre, comme pour ce Matthieu, où il évoque la fraîche brise d'Élie pour nous faire sentir le souffle de l'ange à l'oreille de l'Évangéliste. Il me semble retrouver chez lui quelques accents de sermons de Pères de l'Église qui s'y entendaient à faire sonner si juste les Écritures pour leur auditoire souvent analphabète.

C'est la parole qui fait voir

Nous sommes habitués ou forcés, à cause de leur défilement incessant, à regarder les images comme si elles étaient aplaties, écrasées dans ce qu'elles proposent de faire voir. L'impression fugitive tient lieu de contemplation. Le clignotement

des lumières aveugle nos rétines qui n'ont plus le temps d'accommoder. Ce livre invite à reprendre souffle, devant une toile, une fresque, une mosaïque ou une sculpture. Il s'agit de se rendre présent à ce qui se présente à nous. L'œuvre n'est pas un *medium* ni un outil. Elle recèle des traces, des surprises, des déformations d'un réel que nous croyons connaître, qui appellent à y entendre une parole, sur nous, sur le divin, sur l'autre face des choses qui nous regarde et nous espère. L'auteur souligne avec justesse ces détails qui nous ouvrent les yeux et nous prie de faire un pas vers l'œuvre. Soit pour nous intriguer, en nous laissant sur un point d'interrogation, ou devant des interprétations contradictoires, soit pour nous faire entendre des résonances d'une œuvre à l'autre ou à travers le texte biblique. C'est la parole actuelle qui fait voir ou qui fait entendre. La parole de quelqu'un qui dit "je" pour ne pas imposer son propre regard. Une parole qui invite

à quitter le chemin des coups d'œil rapides et synthétiques pour entrer dans l'étroite sente de la contemplation, faufile à travers un détail inaperçu qui fait basculer le point de vue. Intrigués, nous nous approchons si près de l'œuvre que nous découvrons subrepticement que nous y sommes entrés. Que nous nous voyons dans ce Matthieu absent à cette scène où il est pourtant physiquement présent, scène où l'ange semble fixer quelqu'un situé juste à droite de la toile, hors de notre vue, mais pas de la sienne. Quelqu'un qui

fait frissonner de sa présence le livre au-dessus duquel reste suspendue la plume de l'écrivain. A moins que nous soyons dans la peau de ce jeune être qui pose la main sur l'épaule du vieil homme, tout contre lui, si proche et si lointain pour lui dire combien il l'aime.

A l'heure où nos contemporains cherchent, parfois confusément, dans les musées ou dans le patrimoine religieux de pierre et de verre, du beau, du souffle, de la lumière, nous manquons de ces personnes simples et

familiales des œuvres d'art capables de prendre par la main ceux que le mystère ne rebute point. Comme le fit Paul Beaudiquey. Comme le fait aujourd'hui Dominique Ponnaud. Une invitation à ceux qui n'y connaissent rien, mais qui sont prêts à oser l'aventure. « *Vous tous qui êtes assoiffés, venez vers les eaux, même celui qui n'a pas d'argent, venez ! [...]* Écoutez donc, écoutez-moi, et mangez ce qui est bon ; que vous trouviez votre bonheur dans des mets savoureux : tendez l'oreille, venez vers moi, écoutez et vous vivrez. » (Is 55,1-3) ■

La vie et les vivants

Denis Vasse

éditions du Seuil, 2001

Présenté par
Philippe DETERRE

Voilà un encore un livre qui parle de la vie et du vivant, mais il n'y est pas question une seconde de biologie. Il y est question de la vie de l'homme, de l'écoute de l'homme vivant : « *Souffrir d'écouter quelqu'un, souffrir que quelqu'un nous parle, ne consiste pas à être trop prévenant, mais à se laisser affecter,*

voire altérer par ce qui parle dans la vie : le vivant. Altéré au double sens de ce mot signifie avoir soif et devenir Autre. » (p. 13)

Le lecteur retrouvera dans ce livre d'entretiens tous les thèmes déjà largement exposés par Denis Vasse dans ses livres précédents, mais de manière moins systématique et comme plus

“vivante” (!) grâce au truchement du dialogue. Qu'est-ce que la vie humaine, si ce n'est cette tension toujours reprise entre la souffrance et la joie, la jalousie et l'amour, la chair et le désir, le mensonge et la vérité, l'homme et la femme, le réel et l'imaginaire ? On est évidemment ici au plus près de l'expérience croyante : « *Dieu ne vient pas en magicien qui arrange les choses en apparence, mais en homme parmi d'autres. La misère et la mort de la chair aux prises avec le labeur ou le plaisir, les citoyens du monde qui se battent, qui se volent, qui se trompent, qui s'entre-tuent, voilà le monde apparemment sans Dieu où il nous est donné de contempler la présence réelle. Elle se révèle là et nulle part ailleurs. Dieu se révèle là où l'homme enfermé dans une image prise pour le réel ne veut pas reconnaître le péché. Dieu révèle sa présence au cœur de la chair.* »* (p. 80)

* NDLR : Cf article d'André Gence. Citation soulignée par le comité de rédaction.

L'auteur nous présente les différentes faces et les structures de la nature humaine que dévoile la psychanalyse, comme étant très proches voire identiques à celles que révèle la tradition chrétienne.

Ce que Freud, le juif, et Lacan, le chrétien, nous apprennent justement, c'est à lire la structure de l'humanité en tant qu'elle est inconsciemment ordonnée à la parole qui fonde la vérité. » (p. 216)

Selon la même psychanalyse, ces structures de l'humanité de l'homme vivant sont aussi au-delà du culturel, en ce sens que l'on peut les trouver à l'œuvre dans toute culture... Le propos ne manque pas de force, et ne manquera pas d'interroger ceux qui parmi nous sont sensibles aux

différences irréductibles entre les traditions humaines et les religions : *« On peut dire que partout où il y a, dans le monde des hommes, une dissociation ou une opposition entre l'esprit et la chair (un esprit sans chair opposé à une chair sans vie), le corps humain ne se conçoit plus comme l'origine et la fin du désir. Apparaît une figure monstrueuse où l'homme n'a plus de place : "ou Dieu ou l'argent" (p. 206). C'est pour cela que je dis que l'anthropologie n'est pas de l'ordre culturel : elle n'est liée ni à des modes de vie ni à des formes de civilisation. [...] Les vivants parlent de la vie qui ne cesse de se révéler en eux qui passent, comme cela même qui ne passe pas et dans quoi ils s'inscrivent et s'originent. Ce qui fait l'homme depuis toujours*

et pour toujours est une parole dans un corps sexué et dans une généalogie. S'il arrivait qu'il n'en soit plus ainsi, il n'y aurait plus de questions : ni celle de l'homme ni celle de Dieu. Fin du monde. » (p. 208-9)

Quoi qu'il en soit, le vivant reste l'énigme que à proprement parler "nous ne savons pas" : *« Si nous croyons que, dans une origine chronologique, l'homme a d'abord été fabriqué, puis qu'il s'est secondairement amélioré, jusqu'à ce qu'il arrive enfin à un résultat de "produit fini", nous nous trompons tout à fait. L'histoire, d'un bout à l'autre, raconte la naissance de l'homme en Dieu à tous les moments. Vivre, c'est être suscité à la vie à tous les moments : naître et ressusciter sont le même acte de Dieu.* » (p. 218) ■

Livres reçus à la Rédaction

de la Lettre aux Communautés

Maurice BORRMANS	<i>Dialogue islamo-chrétien à temps et à contre-temps,</i> Editions Saint-Paul, 2002, Versailles
Daniel COFFIGNY	<i>Brasier d'amour est notre Dieu,</i> Préface de Mgr LABILLE, Evêque de Créteil, Editions La Toison d'Or, Paris, 2002
Gaston DAYANAND	<i>Les racines des palétuviers,</i> Préface de Dominique Lapierre, Editions de l'Atelier, Paris, 2002
Robert DUMONT	<i>Aux carrefours de la liberté,</i> Editions du Cerf, Paris, 2002
Lucille O.	<i>Les larmes de cristal,</i> Presses de la Renaissance, Paris, 2002
Christiane SANSON	<i>Marie de la Trinité, de l'angoisse à la paix,</i> Editions du Cerf, Paris, 2003
Claude TASSIN	<i>Saint Paul, homme de prière,</i> Coll. Vivre, Croire, Célébrer / Recherches, Editions de l'Atelier, Paris, 2003
Xavier TILLIETTE	<i>Jésus romantique,</i> Coll. "Jésus et Jésus-Christ" dirigée par Mgr Joseph DORÉ, Editions Desclée, Paris, 2002
Paul VALADIER	<i>La condition chrétienne, du monde sans en être,</i> Editions du Seuil, Mars 2003

Nouvelle rentrée de l'Ecole pour la Mission

Pour l'année 2003-2004, la Communauté Mission de France propose des formations à la mission adaptées aux jeunes, aux adultes, aux prêtres et aux diacres.

Ouverte en 1999 par la Mission de France, l'Ecole pour la Mission propose des parcours et des sessions pour permettre à des chrétiens de penser leur foi dans la rencontre et le dialogue avec tous. Ces formations sont animées par des prêtres et laïcs de la Communauté Mission de France, avec la participation d'autres intervenants et témoins.

Deux parcours sont proposés :

➤ Pour des **jeunes adultes de 20 à 30 ans** qui cherchent à donner du sens à leur vie, qui souhaitent approfondir leur foi en la confrontant avec d'autres : le **Parcours de croyants** propose de trouver dans la Bible des itinéraires de croyants pouvant éclairer le leur.

Lieu : Ile-de-France ou Rhône-Alpes / Rythme : 5 week-ends dans l'année.

➤ Pour des **adultes de 20 à 45 ans**, laïcs, prêtres ou diacres, qui vivent la foi chrétienne confrontée aux questions d'une société en mutation, le **Parcours fondamental** ouvre un itinéraire de réflexion, propose des outils théologiques et une démarche spirituelle.

Lieu : près de Valence / Rythme : 6 week-ends et 2 sessions par an.

Deux sessions sont ouvertes aux **prêtres et aux diacres** permanents, à Pontigny (près d'Auxerre - Yonne) :

➤ Du 1^{er} au 5 février 2004 : "Vivre la Mission aujourd'hui". Quatre jours d'échanges fraternels, de prière et d'apports théologiques.

➤ Du 20 au 23 mai 2004 : "Premiers pas dans le Ministère". Un temps de partage et de réflexion ouvert à ceux qui vivent leurs trois premières années de Ministère.



**Pour tout renseignement
ou pour recevoir un tract,
contacter le Père Christophe
Roucou, directeur de l'Ecole
pour la Mission,
au 01 43 24 79 57 ou
ecole-mdf@club-internet.fr**

BULLETIN D'ABONNEMENT 2003

à renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS / MISSION DE FRANCE - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94170 LE PERREUX/MARNE.

NOM _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

- ◆ Pour **votre abonnement 2003**, mettez une croix dans la (les) case (s) correspondante (s) :

Lettre aux Communautés ordinaire ☐ **28,00 €**

de soutien ☐ **36,00 €**

Offre pour les moins de 35 ans non abonnés ☐ **16,00 €**

Lettre d'Information ⁽¹⁾ ordinaire ☐ **12,50 €**

de soutien ☐ **23,50 €**

- ◆ **Joindre au bulletin**, votre chèque, libellé à l'ordre de "Lettre aux Communautés".

Ci-joint un chèque ☐ **bancaire** ☐ **postal**

de : _____ **€**

Souscrivez un abonnement à la Lettre aux Communautés pour une personne de votre famille, de votre entourage...

NOM, Prénom, Adresse :

Nous pouvons envoyer un ou deux spécimens gratuits de la Lettre aux Communautés.

Donnez-nous noms et adresses de personnes qui seraient éventuellement intéressées.

NOM, Prénom, Adresse :

(1) Information mensuelle sur la vie de la Communauté Mission de France.

Imprimerie Moderne
89000 Auxerre
